

FEUILLETON DU "SAMEDI", 13 OCTOBRE 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

CXXX. — L'INONDATION

(Suite)

Un autre visage apparaissait dans son souvenir, dans son rêve, un visage d'enfant, gracieux et énergique à la fois.

C'était celui de Julien d'Avenel... Julien tel qu'il était quelques heures avant la nuit affreuse pendant laquelle les estafiers du duc de Somerset, attaquant le château de Melrose à l'improviste, étaient venus s'emparer de Walter d'Avenel... quelques moments avant l'attentat de Stewart Bolton qui devait être pour l'enfant-martyr le commencement d'une si longue série d'infortunes.

Etrange coïncidence !

Par quel inexplicable phénomène le souvenir de l'enfant qu'il avait juré de défendre revenait-il heurter son sommeil comme pour lui crier ;

—Prends garde, Christie, réveille-toi. Voici John Robby ! Voici l'ennemi !

Hélas ! un lourd sommeil, que son épuisement expliquait trop, écrasait l'ancien écuyer de Walter d'Avenel, et ce songe ne parvenait pas à le réveiller.

Au dehors, l'eau, déchaînée, poursuivait sa course vertigineuse.

Ainsi que le prévoyait l'aubergiste du Gué de la Mort, le valet chargé de veiller la nuit, ayant réglé le débit de la vanne et versé son blé, s'était assoupi au ronflement des meules.

Le flot tumultueux, chargé du limon qu'il charriait en passant au-dessus des berges, arriva comme un torrent sur le moulin s'écrasant contre les murs.

Un craquement sinistre se fit entendre : c'était la roue qui, couverte tout à coup par le flot, après une minute d'affolement vertigineux, venait de s'arrêter, ses ais tordus.

Le courant, arrêté en partie par l'obstacle qu'elle lui opposa, reflua, se rua contre la maison.

Sous sa poussée irrésistible, la ferrure d'une porte sauta, et l'élément redoutable s'engouffra à l'intérieur avec son tumulte de mort.

Le domestique, n'entendant plus tourner les meules, s'était réveillé.

Inquiet, soudain, ne sachant que penser, il entendit, il écouta, tout pâle, le grondement de menace qui s'élevait, il perçut le refoulement sinistre de l'eau dans les pièces basses. Et il s'élança vers la porte pour se rendre compte de ce que c'était.

Un fracas, un bruit, une secousse effrayante qui fit trembler la muraille, le rejeta en arrière.

Sous le poids effrayant de la masse liquide, la roue du moulin venait de se briser, arrachée de ses piliers, emportée comme un fétu.

Et l'eau, se frayant un passage à travail les pierres ébranlées par sa chute, surgit tout à coup, dans la meunière même, balayant tout.

—Miséricorde ! s'écria le domestique. Plus de doute, l'inondation !

Le flot maintenant s'engouffrait avec une violence terrifiante, élargissant la brèche.

Le valet eut à peine le temps de gagner l'échelle conduisant à l'unique étage du moulin.

—Maître ! cria-t-il d'une voix rendue terrible par l'épouvante. Maître, l'eau ! l'eau !

L'eau, dans ses colères, non moins redoutable que le feu !

Son cri d'alarme, son appel avait trop tardé !

Ketty, perdue dans le songe radieux qui berçait son sommeil, en avait été brusquement arrachée par une rumeur étrange, saisissante.

—Qu'est-ce donc ? s'était-elle dit en se relevant à demi sur sa couche.

Et après une demi-minute d'attente :

—Ce bruit ? On dirait celui de la rivière qui déborderait !

Et, brusquement saisie à la gorge par l'épouvante, elle avait sauté à bas de son lit, courant à la fenêtre.

Son œil terrifié avait alors aperçu l'énorme houle grisâtre se ruant sur le moulin.

Elle aussi avait entendu l'effroyable craquement de la grande roue arrachée de ces énormes ferrures, elle aussi avait senti les murs trembler sous cette secousse, et elle distinguait la clameur du flux horrible, s'engouffrant à l'étage supérieur.

Malgré les murs qui le séparaient d'elle, Christie de Clinthill entendit, dans son sommeil, le cri de son effroi.

Et brusquement galvanisé, il dressa son buste énergique :

—Ketty m'appelle... Elle est en danger !

La veille, il s'était jeté tout habillé sur la couche préparée par la main de sa fiancée.

Il fut debout à l'instant, prêt à voler à son aide.

Un grondement de tempête, incompréhensible, parvenait bien à son oreille.

Mais il ne pouvait s'en expliquer la cause.

De l'endroit où se trouvait située sa chambre, il percevait en même temps, dans ce tumulte formidable, des voix d'hommes.

C'étaient celles des Anglais qui, voyant les tourbillons furieux assaillir, envelopper, envahir le moulin, poussaient les hurrahs sur un tertre voisin où ils étaient rassemblés.

Mais l'accent désespéré de la meunière retentissait seul dans l'esprit angoissé de Christie de Clinthill.

—Me voici, Ketty ! me voici ! lança-t-il avec force.

Et à tâtons, dans les ténèbres, il se dirigea vers la chambre de sa fiancée.

Un flot de lumière l'inonda. Ketty, tremblante, affreusement pâle venait de surgir : elle était dans ses bras.

Il n'eût pas le temps de l'interroger.

—Fuyons, Christie ! dit-elle haletante. L'inondation !

—L'inondation, dis-tu, Ketty, oh ! je te sauverai !

Et le soldat la souleva dans ses bras, prêt à l'emporter.

—Christie, je suis forte moi. Mais au nom du ciel, au nom de notre foi, sauvez mon père, d'abord.

Et saisissant le flambeau resté sur sa table, elle courut suivie de son compagnon vers la chambre du meunier.

Elle était vide.

—Il a été réveillé à temps ! murmura-t-elle.

Et, reprenant un peu de sa fermeté d'âme ordinaire, le souffle court, écoutant avec horreur les sinistres clapotements indiquant les progrès de l'inondation :

—Par ici ! venez !

Une porte conduisant à l'autre extrémité du moulin était ouverte.

Le terrain se relevait de ce côté, et le meunier avait dû fuir par là.

Ketty, un peu rassurée, entraîna son fiancé dans cette direction.

Au bout du bâtiment, à cet endroit, le premier étage du moulin n'était guère élevé que d'un mètre au-dessus du sol, et c'est par là qu'on introduisait les saes de froment ou de sarrasin dans le grenier, au moyen d'un pont volant.

Ketty avait donc raison de penser que le vieux meunier avait dû se sauver par cette voie.

Mais au moment d'en attendre l'issue, ils aperçurent le domestique, immobile, cloué, aurait-on dit, au sol par la terreur.

—As-tu vu mon père ? lui demanda Ketty avec emportement. Où est-il ?

Le valet bégaya une réponse incompréhensible et montra avec effarement, par une fenêtre, un fort groupe d'hommes sur une hauteur à vingt mètres de là.

—Ce sont les habitants du village. A l'aide, gens d'Avenel ! lança Christie de Clinthill.

Une huée faite de ricanements et de menaces lui répondit.

Le soldat ne put en comprendre le sens à cause de la distance et du grondement des flots.

—Partez, Christie, murmura Ketty, laissez-moi. Mon père est encore dans le moulin. Voyez, cette porte est fermée, le pont n'a pas été mis. Je ne dois pas, je ne puis pas m'en aller sans lui.

—Oh ! Je ne vous quitterai pas. Venez, nous le retrouverons.

Et l'ancien capitaine s'élança de nouveau, suivi de la courageuse fille, dans la vieille bâtisse dont les flots émiettaient les bases, laissant le domestique toujours immobile, partagé entre l'effroi que lui causaient ces hommes, ces ennemis qu'il avait aperçus le premier, et la menace croissante des flots.

Une huée plus violente, des hurrahs inhumains saluèrent la disparition de Clinthill et de la meunière.

C'étaient les Anglais qui applaudissaient, les voyant, selon leur expression, " près de se noyer comme des rats ".

Tandis que Ketty montrait à son fiancé que le pauvre meunier n'ayant pu fuir par l'issue restée libre était encore dans le moulin, bloqué peut-être dans quelque pièce éloignée, un homme s'engageait dans le jardin situé derrière la vieille bâtisse.

A cette place, l'eau n'atteignait guère encore que la hauteur du genou...

Cet homme portait une échelle, dont il avait su s'emparer à temps,

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

ce qui montrait qu'il avait sans aucun doute minutieusement étudié les dispositions des lieux avant cette nuit.

—Voici la chambre du meunier, murmurait-il en appliquant l'échelle sous une fenêtre. Le vieil homme doit être noyé dans sa meunerie. En tout cas, j'ai sur moi ce qu'il faut afin de le faire taire pour la vie. Cette bicoque tiendra bien encore une demi-heure, plus de temps qu'il n'en faut pour mettre son coffre et ses armoires à sac.

Et avec une agilité doublée par l'appât du gain criminel qu'il se proposait de faire, il gravit les échelons, brisa deux carreaux, et ouvrant la fenêtre, sauta dans la chambre.

Aucun bruit ne résonnait autour de lui. Seul, le roulement formidable des flots parvenait jusqu'à son oreille.

—Le diable me protège véritablement, ricana-t-il. Rien de tel que de bien le servir.

Il fit jaillir des étincelles d'une pierre à feu et enflamma une chandelle de résine dont il s'était muni.

D'un regard louche, il constata que la pièce était vide, le lit défait.

Vide également, la pièce voisine.

—Le meunier a bu un bouillon d'onze heures, et sa Ketty avec. Un beau morceau de fille tout de même. Bast ! pourquoi était-elle ainsi férue de son Christie de Clinhill qui doit être dans l'autre monde depuis longtemps ? Tant pis si elle est noyée ; elle ne risquera pas de venir me réclamer son bien.

Son regard brilla.

—Voici le coffre. Il est encore fermé, ce qui montre que le vieux n'aura pas essayé d'emporter avec lui des couronnes à l'effigie de Marie Stuart. Or anglais ou or écossais : c'est toujours bon à prendre.

Il chercha rapidement quelque outil à côté de lui.

D'énormes chenets de fer se trouvaient dans la cheminée. Il en saisit un, et, s'en servant comme d'une masse, commença à attaquer le couvercle du coffre.

A son deuxième coup, ainsi qu'un écho redoutable, un pan de mur s'éroula avec un retentissement formidable.

Le misérable personnage blêmit mais sa cupidité était plus forte que sa terreur, et ne fit que précipiter sa tentative d'effraction.

Le bois ferré craqua, se fendit enfin... Il arracha une planche brisée.

Et ivre de joie, d'après contentement, il plongea ses bras dans le coffre : des bijoux, des dentelles de famille... des papiers... des sacs renfermant de l'argent et de l'or aussi s'y trouvaient.

Il les sentait sous ses doigts.

—A moi ! siffla-t-il. A moi tout cela !

CXXXI.— LE REVENANT

L'inondation continuait ses ravages.

Le capitaine anglais et ses hommes assistaient, joyeux, à ce qu'ils pouvaient voir de son œuvre.

Cette destruction, n'étaient-ce pas, pour eux d'un heureux présage ? la mort et la ruine les accompagnaient déjà !

Le moulin ne serait bientôt plus qu'une tombe pour ceux qui l'habitaient.

Christie, décidé à retrouver le meunier, était revenu sur ses pas.

Ketty, sa fiancée, privée depuis longtemps de sa mère, avait voué au vieillard une affection presque religieuse et, à ses yeux, fuir sans avoir retrouvé son père, toujours si affectueux et si bon, eût été un crime que rien n'aurait jamais effacé.

Son fiancé était résolu, lui, à ne pas la quitter.

Et ils périraient ensemble si Ketty devait mourir, mais ils ne se sépareraient point.

Ils parcoururent toutes les pièces qu'ils n'avaient pas encore visitées.

—Hélas ! gémit la brave fille, mon malheureux père a dû aller à la meunerie afin de se rendre compte du désastre, et l'eau l'a enlevé depuis longtemps.

Elle n'osait achever sa pensée, voyant déjà le vieillard roulé par les vagues, la tête fracassée peut-être contre les murs.

—Attendez-moi là, dit Christie. Et si je ne réussis pas, soyez certaine qu'aucune puissance humaine ne pourrait faire plus.

Il descendit l'escalier intérieur qui conduisait aux meules. Mais la hauteur de l'eau était telle qu'il perdit pied rapidement.

Il essaya de se jeter à la nage. Les tourbillons le rejetèrent contre les pierres, meurtri.

—Arrêtez, Christie ! cria la jeune fille. L'eau est trop haute, mon père n'a pu passer par là.

Une espérance lui vint que le meunier était peut-être retourné dans sa chambre pour y prendre ses objets les plus précieux.

Et elle s'y précipita, ouvrit violemment la porte.

Un homme s'y trouvait en effet, baissé vers le coffre qu'il vidait à la hâte.

La jeune meunière tendit les bras vers lui, irradiée oubliant le danger.

—Mon père ! Enfin !

Mais la joie qui, dans son angoisse soudain apaisée, venait de monter à ses traits, se fondit brusquement. Quelque chose de livide et d'épouvanté y passa.

Cet homme, là, dans la chambre du vieillard, fouillant ses meubles, ce n'était pas le meunier !

Elle dévisagea l'intrus avec une sorte d'horreur irraisonnée, et l'accent rauque, effaré, comme si la présence de cet individu dans cette circonstance, à cet endroit, était une révélation :

—L'aubergiste du Gué de la Mort ! s'écria Ketty.

John Robby, car c'était lui, en entendant ouvrir la porte, en entendant le cri poussé par la fille du meunier s'était retourné, catalepté.

Une expression d'épouvante, de lâcheté indicible, crispa ses traits abjects.

Ceux qu'il croyait morts apparaissaient devant lui, Ketty... et à côté d'elle Christie de Clinhill, auquel il songeait un instant auparavant !

Et sous les affres d'une terreur insurmontable, il se recula, oubliant qu'il avait deux pistolets chargés et un poignard solide.

—Ah ! l'aubergiste du Gué de la Mort ! Ah ! John Robby, le traître et le maudit ! tonna la voix éclatante de l'ancien écuyer de Walter d'Avenel. Tu as voulu m'épargner la moitié du chemin en venant ici accomplir une œuvre de crime et de vol, car je devine tout. Eh bien ! merci, John Robby, nous allons régler tout à la fois.

L'énorme fracas des eaux, désagrégeant les pierres, formait un accompagnement saisissant à la voix retentissante du soldat.

Il ramassa le chenet de fer qui avait servi à l'aubergiste pour défoncer le coffre.

John Robby connaissait la force herculéenne de Christie : c'était là une arme terrible entre ses mains.

Secouant sa terreur, il toucha la crosse d'un de ses pistolets.

Mais il n'aurait pas eu le temps de lever le bras qu'il tomberait certainement, la tête fracassée, pensait-il dans sa lâcheté.

Comme venait de le déclarer le guerrier qu'il croyait trépassé il allait expier d'un coup tous ses forfaits.

Périr là, dans cette maison bientôt balayée par les flots être roulé ainsi qu'une sinistre épave par l'élément qu'il avait lui-même déchaîné ! Renoncer à tout l'or qu'il avait sordidement entassé déjà par les moyens les plus infâmes !

Non, oh ! non !

Et, renonçant à se servir de ses armes, espérant toucher le soldat dont il avait déjà abusé la crédulité, il se jeta à genoux.

—Grâce, messire !... Intérez-vous pour moi, Ketty. Je vous expliquerai tout. Ce sont ces maudits soudards de Somerset qui m'ont obligé de marcher... qui ont levé les vanes !... Grâce !

—Oui, et c'est toi qui les leur a indiquées afin de venir accomplir ici ton œuvre de pillage et de vol ! Grâce, supplie-tu ; as-tu fait grâce au pauvre petit Julien, toi et ton complice, Stewart Bolton ?

« Au nom du Dieu vivant, il faut que le châtement... »

Il n'eut pas le temps d'achever : une effroyable secousse ébranla la vieilleasure.

Une partie de la façade, minée par les eaux, venait de s'écrouler et une trombe furieuse, jaillissant par cette brèche, arriva jusqu'à la chambre, inondant Ketty, éventrant le plancher.

Encore une minute, et ils seraient peut-être tous engloutis, et Christie n'aurait retrouvé sa fiancée que pour la perdre.

Il s'élança vers elle, la soulevant dans ses bras, pour la soustraire aux vagues hurlantes de l'inondation.

—L'enfer est aujourd'hui pour toi. Mais je te retrouverai, infâme bandit ! gronda-t-il. Au revoir, John Robby !

Et emportant Ketty, il bondit vers la porte, tandis que le parquet craquait sous lui.

L'aubergiste du Gué de la Mort s'était redressé, des flammes de haine dans les yeux, maintenant que le bras de Christie n'était plus levé sur lui.

Lui aussi, à cette seconde, il oubliait le danger.

—Au revoir ou adieu ! murmura-t-il d'une voix sinistre en saisissant un de ses pistolets.

Et une détonation retentit, perdue à demi dans le sourd retentissement des flots emportant tout ce qui leur résistait encore.

CXXXII. — POUR LA PATRIE !

Le drapeau de l'Écosse indépendante et fière flotte au sommet de la tour d'Avenel.

C'est le matin, éclatant des blancheurs diaprées qui rendent l'aurora si poétiquement frissonnante dans les pays du Nord.

La nature, toute miroitante sous les perles de la rosée, cristallisées par la fraîcheur plus vive de l'aube, fait songer à une de ces fées mystiques, couvertes de diamants et dont la robe constellée de pierres couvre des plaines entières suivant les légendes du Nord.

Des oiseaux s'ébrouent parmi les feuillages des frênes dont une à une des feuilles se détachent, pareilles à des fleurs paresseuses.

Est-ce la chanson d'amour du printemps qu'ils rééditent dans ce clair retour du jour qui en donne l'exquise illusion ?—Le printemps indécis des premiers jours d'avril, quand la terre revêt encore parfois l'hermine duvetée de l'hiver et que le soleil répand dans l'air humide son poudroiement de clarté ?...

C'est le matin, c'est l'espoir, c'est l'amour !... C'est la vie qui renaît avec toutes ses ivresses, toutes ses joies !

Soudain, une sonnerie de trompettes retentit.

Le guetteur, debout sur le donjon de la tour d'Avenel entre les deux bannières aux plis soyeux, regarde, se penche, interroge l'espace.

Et un son prolongé, strident, répété, inquiétant, sort du cor qu'il vient de porter à ses lèvres...

Au loin, une haie mouvante, sombre, striée de l'éclair des armes, s'avance incessamment, à peine visible et cependant suffisamment dessinée par son regard attentif.

C'est l'ennemi. C'est la guerre !

—Alerte ! Vétérans ! A vos armes !

Ce cri retentit parmi les corridors voûtés de la forteresse, court le long des remparts, mêlé aux notes répercutées, et sans cesse résonnant des trompettes d'alarme.

Alerte, c'est l'invasion !

Les hordes anglaises ont franchi la Tweed, et, prêtes à se répandre sur la terre d'Écosse, commencent par venir mettre le siège devant la tour d'Avenel qui, si longtemps, pendant la durée des siècles écoulés, défendit la patrie contre les agressions.

Sentinelle vigilante, elle a toujours rempli sa noble tâche.

Aujourd'hui, relevée de ses ruines, elle a repris encore sa faction, debout en face des envahisseurs, et leur barrant la route.

—Mort à Avenel ! hurlent les voix furieuses des soudards d'Albion.

Le vieillard chargé par le chevalier d'Avenel du commandement de la forteresse avait gravi à la hâte l'escalier du donjon, dès le premier signal.

Malgré l'éloignement, il reconnut que le guetteur, en faisant entendre la sonnerie d'alarme, ne s'était pas trompé.

Une rude armée, aux rangs épais, s'avancait vers la tour, formée sur deux colonnes.

Une forte cavalerie l'éclairait, galepant en avant : les fantassins venaient ensuite, aux confins de l'horizon, en un mouvement énorme et sombre.

Le grand nombre des combattants à pied était une indication.

C'était bien là, en effet, les éléments ordinaires d'une troupe de siège.

—Allons, cette fois, la lutte comme réellement, murmura le vieux Martin.

Dans le village et dans les fermes isolées, les trompes de corne avaient répondu, anxieuses, interrogatives, au signal parti du donjon.

—Sonne le ralliement ! sonne vite ! ordonna le vieux serviteur devenu chef de la défense.

Et le guetteur lança dans les airs les notes rapides, pressées, haletantes d'une sonnerie nouvelle, palpitante, effarée.

Les cornes embouchées par les villageois y répondirent aussitôt, précipitées, disant le trouble des malheureux sans défense avertis de l'arrivée des envahisseurs aux mœurs farouches.

Et cette rumeur d'angoisse arrivait, affolée, de tous les points de l'horizon, appel de détresse, plainte sanglotante montant vers le ciel.

La grosse cloche du couvent, lançant à toute volée, de sa voix d'airain, les clameurs de son tocsin, y ajouta soudain son avertissement rempli d'émoi.

Un des frères lai du monastère, parti dès matines pour aller chercher au moulin la provision de farine des moines, avait une stupeur épouvantée, le Moulin-Joli détruit et les eaux torrentueuses roulant avec fureur sur ses ruines.

Frappé de l'horreur d'un tel spectacle que rien ne faisait prévoir la veille, il était allé à la découverte, avait aperçu les Anglais en

train de reformer derrière un bois, prêts à marcher contre la tour d'Avenel.

Le moine, plus mort que vif, avait repris en courant, durant une partie son prieur.

Et l'abbé avait fait aussitôt sonner la grosse cloche qui, depuis les temps les plus reculés, avait toujours appelé aux armes les vassaux d'Avenel.

Il l'avait promis au chevalier de la reine : il ne faillirait pas à son devoir, cette fois, quoi qu'il dût advenir ensuite.

Et il tenait acellement sa parole, les accents retentissants du bronze se mêlant aux sonneries enfiévrées de trompettes.

Les cavaliers anglais, éntendant ces signaux, prirent le galop afin d'empêcher les vassaux de se porter au secours de la tour, croyant entendre là des appels aux armes et les réponses des divers contingents dans les campagnes.

Ils ignoraient que presque tout ceux qui étaient en état de combattre suivi leur chef.

Il ne restait plus guère que des vieillards, des femmes et des enfants.

Et la sonnerie du ralliement, lancée sans relâche par le guetteur sur l'ordre du vieux Martin, apprenait à ces infortunés que l'heure fatale était venue pour eux de chercher un abri derrière les murs de la forteresse s'ils ne voulaient pas subir toutes les brutalités, toutes les exactions des envahisseurs.

Debout sur le donjon, le vieillard vit les cavaliers anglais mettre l'épéron au flanc de leurs montures.

—Jamais mes malheureux amis n'auront le temps de gagner la tour, murmura-t-il. Il faut arrêter ces pillards.

Descendant rapidement sans souci de son âge, il appela d'une voix forte un de ses seconds dont il avait remarqué le courage et la décision intelligente lors de l'attaque de la citadelle par le duc d'Artwell.

—Morsford ! commanda-t-il, prends avec toi cinquante archers, autant de vétérans éprouvés armés de piques et de leurs coutelas. Tu vois ce nuage de poussière, là-bas. Ce sont des cavaliers anglais. Va au devant d'eux, et arrête-les coûte que coûte jusqu'à ce que je donne le signal de la retraite.

—Vous pouvez compter sur moi, capitaine... à moins que je n'aie cessé d'exister !

Et le guerrier, s'élançant, appela à lui le premier groupe d'archers qu'il rencontra, puis lança d'un accent bref et énergique les noms des chefs des cinq escouades réputées les plus vaillantes.

—Où nous mènes-tu ? dit l'un d'eux en riant d'un rire énorme. A la mort ?...

—Non, à la gloire. Marchons !

Et le premier, il bondit sur le pont-levis.

Dehors, il rangea promptement sa troupe.

Au centre, les cinquante hommes armés de piques luisantes : un mur de fer animé ; sur le devant et les côtés, les archers chargés d'envoyer à l'ennemi leurs salves de flèches.

S'ils ne pouvaient arrêter la charge des cavaliers, ils devaient rentrer dans le carré des « piqueurs », la forteresse mouvante ; et de là ils continueraient à tirer.

Ainsi formés, les guerriers, les sacrifiés, s'ébranlèrent en chantant l'hymne enflammé d'Avenel au son duquel leurs frères, dans le Nord, avaient fait reculer les terribles Côtes de Fer.

Les partisans anglais aperçurent bientôt le détachement écossais envoyé contre eux.

—Compagnons, dit leur chef, voici qu'on nous envoie du monde pour nous indiquer où sont les écuries pour nos chevaux. Évitez à ces gens la peine de se fatiguer davantage.

Et selon une tactique souvent employée, il divisa son escadron en trois parties : le premier à la tête duquel il demeura chargé d'enfoncer le centre du corps ennemi ; les deux autres devant l'attaquer sur les flancs.

Mais Morsford avait prévu ces dispositions. Sa troupe avançait, immuable, sans un seul intervalle vide.

Quand elle ne fut plus qu'à cent mètres des Anglais, il donna le commandement de halte.

—Attention, les archers ! Visez aux naseaux ; de cette manière, sur les chevaux ou sur les hommes, vos traits porteront toujours. Que pas une des flèches ne se perde !

Le chef des cavaliers les voyant prêts et rangés en bataille comprit qu'il avait affaire à des adversaires déterminés.

—Sus ! sus ! lança-t-il à ses seconds. Taillez ! taillez !

Et l'avalanche furieuse se rua sur les vétérans.

Ils étaient au moins deux fois plus nombreux que les Écossais, et ceux-ci disparurent dans la poussière aux regards anxieux de leurs compagnons qui, des remparts, essayaient de suivre les phases du combat.

La chevauchée bondissante les enveloppait de toutes parts. Seules, quelques flèches, coupant l'air, indiquaient qu'ils luttèrent encore, pour leurs frères, pour la patrie.

Au sommet du donjon, la sonnerie de ralliement continuait à retentir, plus âpre, plus précipitée.

Des bandes de villageois, vieillards pliant sous le fardeau de leurs objets les plus précieux, femmes portant dans les bras leurs derniers nés et jetant des regards d'angoisse vers l'endroit où l'on apercevait l'ennemi, se dirigeaient en toute hâte vers la citadelle.

Ils se hâtaient, poussant leurs troupeaux devant eux. Quelques-uns, aiguillonnant les bœufs attelés à des chars où était entassé tout ce qu'ils possédaient, se détachaient de la masse, afin de trouver plus vite un abri derrière les remparts de la tour.

Une foule tumultueuse, effarée se pressa bientôt sur le pont-levis devenu trop étroit.

Martin comprit que si les chevaliers anglais, brisant la résidence des vétérans commandés par Morsford, reprenaient leur galop, ils feraient un véritable carnage parmi ces malheureux.

Qui sait s'ils ne pourraient même pas s'introduire dans la citadelle à la faveur du tumulte ?...

Il fit donc sortir par la poterne la moitié des hommes qu'il lui restait et les fit poster à quelque distance, prêts à tout.

Chose assez impressionnante au premier abord, un moine était parmi eux. C'était le héros du couvent revenu s'enfermer parmi les défenseurs de la tour... C'était frère Jacques.

Il avait demandé à les accompagner, afin de donner l'absolution à ceux qui succomberaient, avait-il prétexté.

Un énorme crucifix semblait en effet justifier son rôle pieux ; mais une solide hache d'armes suspendue à sa ceinture, les larges manches de bure de sa robe retroussées pour ne pas être gêné, et laissant apercevoir ses bras musculeux, autorisaient à croire chez lui à des sentiments moins évangéliques.

Ses yeux brillants interrogeaient l'horizon.

Mais il n'apercevait qu'un nuage de poussière formé par les foulées des cavaliers anglais se ruant avec frénésie sur le carré des Écossais.

Martin, remonté sur le donjon après avoir donné ses ordres à ses auxiliaires, tournait avec anxiété ses regards de ce côté.

Leurs braves compagnons résistaient-ils encore ?

Sans doute, puisque les cavaliers ennemis n'avaient pas poursuivi leur chemin.

Mais combien d'entre eux étaient encore debout ?...

Puis, le gros des forces ennemies n'allait-il pas arriver à la rescousse et faire des martyrs de cette poignée de héros ?

N'y tenant plus, il ordonna à un de ses chefs de bastion de se porter à leur secours, tandis que les autres activaient la rentrée des villageois...

Frère Jacques n'appartenait à aucune escouade.

Las d'attendre dans l'inaction au dehors de la forteresse, il demanda à faire partie du détachement de secours qui allait partir.

Et il se plaça au centre, ayant laissé cette fois le crucifix pour la hache d'armes.

Le chef des cavaliers vit arriver ce nouveau détachement.

Et tandis qu'il détachait en arrière une estafette pour presser l'infanterie et se hâter, il envoya une partie de ses forces couper la route aux nouveaux arrivants.

Le commandant de la forteresse put apercevoir alors le carré écossais, encore debout et compact, mais réduit.

— Braves cœurs ! murmura-t-il.

Les réfugiés étaient à ce moment presque tous à l'abri derrière les remparts... Il fit donner le signal de la retraite.

Ce signal, lancé par toutes les trompettes réunies, répété par celles du détachement de secours, arriva aux oreilles de Morsford, le chef mis à la tête de cent hommes expédiés afin d'arrêter les cavaliers.

— Camarades ! lança-t-il, nous avons montré, à ces coureurs de grandes routes, ce que valaient les highlanders ; mais nous pouvons maintenant retourner sans honte au fort où l'on nous rappelle.

— Archers ! une nouvelle bordée de vos flèches ! Piqueurs ! en retraite sans rompre vos rangs !

Et, pareil à une muraille vivante, le carré écossais commença à se mouvoir, à reculer lentement son quadruple front hérissé de piques.

Le soleil, glissant sur les pointes luisantes, n'y faisait plus miroiter les blanches lueurs de l'acier, mais les pourpres scintillements du rubis aux reflets de sang...

Les archers rentrés au centre du carré après leurs premières salves, lançaient presque à bout portant, sur les partisans anglais, leurs dernières flèches.

Et l'héroïque petite cohorte continuait à reculer, obéissant à l'ordre venu de la tour, semblable à l'ancienne phalange macédonienne contre le quintuple rang de laquelle s'était brisée, au temps d'Alexandre le Grand, la cavalerie des barbares.

Les Anglais ayant divisé leurs forces étaient incapables de s'opposer à son mouvement rétrograde.

Le gros des troupes ennemies, averti de l'arrivée des renforts écossais, faisait bien force de marche afin d'arriver à temps sur le théâtre de l'engagement.

Mais sa cavalerie, espérant avoir facilement raison des cent hommes expédiés par Martin, avait pris trop d'avance et la distance qui les séparait était considérable.

De son côté, le détachement au premier rang duquel se trouvait frère Jacques avançait rapidement afin de soutenir Morsford.

Le choc entre les guerriers qui le composaient et les cavaliers détachés contre eux, fut terrible.

Frère Jacques pouvait enfin en découdre.

Avec un "alleluia" de joie frénétique, il leva son bras énorme ; et d'un seul coup, sa hache ouvrit en deux la tête d'un cheval qui s'abattit comme une masse écrasant son chevalier.

Un véritablement halètement de soufflet de forge, indice de satisfaction puissante enfin réalisée, souleva la poitrine athlétique du moine.

Et broyant l'Anglais resté à terre, sous sa large sandale, il passa à un autre, donnant enfin libre carrière à sa nature mal endormie jusqu'alors par les oraisons du cloître, renouvelant instinctivement les épopées des moines-soldats du moyen-âge.

Et les Anglais s'écartaient de devant ce religieux à la carrure effrayante, et qui semblait avoir véritablement le diable au corps.

Il était Écossais avant tout, et il le montrait à ceux qui tentaient de venir asservir son pays !

Malheureusement le détachement commandé par Morsford continuant son mouvement, malgré le redoublement d'efforts de ses adversaires, allait opérer sa jonction... malheureusement pour frère Jacques, car la bataille allait à ce moment cesser à peu près.

En effet, quand les Écossais furent réunis, ils commencèrent à reprendre ensemble la route du fort.

Leurs adversaires, après quelques nouvelles et infructueuses attaques, ne tardèrent pas à renoncer à la lutte.

Ils n'avaient pas réussi à empêcher l'entrée, dans la citadelle, de la longue foule qu'ils avaient vue de loin se presser à sa porte, sans pouvoir se rendre compte s'il s'agissait de renforts... ou bien de malheureuses créatures sans défense.

Ils n'avaient pas même pu avoir raison de la poignée d'hommes envoyée à leur rencontre.

Il valait donc mieux ne pas laisser les flèches et les piques écossaises faire de nouvelles victimes dans leurs rangs.

Car si au centre inentamé du carré commandé par le brave lieutenant de Martin, les Highlanders emportaient leurs morts et leurs blessés, plus d'un cavalier anglais était aussi couché pour jamais sur le sol.

Les deux détachements rejoignirent bientôt la tour d'Avenel.

L'investissement de la forteresse était imminent, à en juger par le nombre considérable des ennemis dont la ligne se dessinait maintenant avec netteté, et il serait sans doute bientôt effectué.

Tandis qu'on en avait le temps encore, on creusa rapidement une longue fosse sous le bosquet où reposaient déjà les braves frappés à mort lors de l'assaut tenté par le duc d'Artwel.

Et les héros qui venaient de tomber, dignes de leurs aînés,—leurs aînés dans le trépas,—y furent couchés à côté de ceux qui les y avaient glorieusement précédés.

Frère Jacques, dépouillant son appareil guerrier et revêtant l'étole, reprit pour un instant le ministère sacerdotal, le rôle de chapelain pour lequel il s'était fait déléguer par son prieur au milieu de la garnison.

Et de sa voix pleine et sonore, avec une pointe d'émotion, il récita sur leur tombe les prières des trépassés.

Lentement, gravement, il aspergea ensuite la terre, sous laquelle ils reposaient, de l'eau sacrée.

On sentait qu'il n'accomplissait par là une tâche banale car son visage avait pris une expression nouvelle.

Une délégation du détachement auquel appartenaient ces martyrs de l'indépendance planta, sur la terre qui les abriterait désormais, une croix façonnée à la hâte.

—Qu'elle vous protège, chers compagnons d'armes ! prononça le moine en étendant la main.

Martin s'avança sa tête blanche auréolée par l'éclat du soleil.

—Adieu, camarades ! dit-il d'une voix solennelle. Vous nous avez montré comment on fait son devoir ; nous n'oublierons pas votre exemple. Et s'il plaît au Ciel, nous vous vengerons ! Adieu ! Adieu !...

Et il reprit à pas lents le chemin de la forteresse, suivi de ses soldats et de quelques-uns des paysans qui avaient demandé à assister aux obsèques. Le moine les accompagnait.

Il avait relevé sa grosse tête dans laquelle circulait un sang vigoureux, et il la tourna vers les ennemis dont on apercevait au loin la masse grossissante. Martin et ses lieutenants tournèrent aussi leur regard de ce côté.

Puis ils fixèrent une dernière fois le bosquet sous les ramures duquel reposaient pour l'éternité leurs compagnons tombés au champ d'honneur.

Et ils rentrèrent dans la citadelle dont le pont-levis se releva derrière eux. Ils allaient s'approprier à venger les morts.

VIN MORIN "GRESO-PHATES" EST PRÉCONISÉ CONTRE LA GRIPPE, CATARRHES PULMONAIRES, TOUX OBSTINÉES, RHUMES OPINIÂTRES, ETC.

Agents pour les États-Unis : GEO. MORTIMER & CIE, 24 Central Wharf, BOSTON, Mass.

CXXXIII. — A L'ASSAUT

Le pont-levis dressé, un fossé profond entourant les murs reconstruits et exhaussés de la tour d'Avenel, ses défenseurs étaient désormais comme séparés du reste du monde.

Il fallait maintenant, encore ! défendre de toute atteinte, de toute souillure le drapeau d'Écosse, ou mourir !

Le chef des partisans chargés d'envahir les domaines du chevalier d'Avenel et de détruire ses remparts avait ralenti sa marche en apprenant l'insuccès de ses cavaliers.

La tenue de combat à la fois hardie et prudente des Écossais lui montra qu'il avait affaire à des adversaires sérieux.

Arrêtant d'abord ses hommes, il prit toutes les dispositions que lui commandait l'expérience, puis reprit son mouvement en avant.

Ses éclaireurs, paraissant bientôt devant la tour d'Avenel, allèrent lui apprendre que le pont-levis était levé et que ses défenseurs s'étaient renfermés derrière leurs murailles.

L'Anglais crut voir là un indice de pusillanimité de la part des vétérans d'Avenel.

— Par la Bible ! jura-t-il, est-ce que je me serais abusé sur la valeur ou le nombre de ces va-nu-pieds, puisqu'ils se sont terrés avec une telle précipitation ?

Il désignait les Highlanders par ce terme de mépris, à cause de leur vêtement particulier et d'un effet si pittoresque, qui laisse, à partir du genou, leur jambes nues.

Va-nu-pieds, titre héroïque comme celui de *gueux* donné aux paysans des Flandres qui longtemps luttèrent pour l'indépendance de leur patrie contre les troupes de Charles-Quint.

Et il continua à s'avancer avec la même prudence cependant tandis qu'il détachait un certain nombre de ses fantassins, pour couper des fascines et confectionner à la hâte des échelles d'assaut au cas où un point faible dans les fortifications lui permettrait de tenter une attaque immédiate.

Arrivé devant la tour, il fit arrêter ses hommes hors de la portée des flèches.

Entourée d'une escorte suffisante pour le protéger contre un coup de main des assiégés, il commença l'inspection minutieuse des remparts.

Mais le chevalier d'Avenel avait sagement pris ses précautions et Martin avait consciencieusement achevé les travaux de son maître.

— Ces montagnards du diable se sont enfermés dans une véritable bastille, grommela-t-il quand son inspection fut terminée. Et lord Somerset ne se doute certainement pas du temps que peut durer ce siège à moins que je ne réussisse dans un coup de surprise.

Habitué aux guerres d'aventures auxquelles ses compagnons étaient plus aptes qu'aux sièges réguliers, il avait songé, dès son arrivée, à quelque ruse.

Il commença d'abord par essayer de parlementer, ayant commandé à ses lieutenants de foncer sur la première porte qui serait ouverte, au cas où les Écossais se laisseraient prendre à ses avances.

Mais Martin lui répondit du haut des remparts qu'il commençait par repasser la Tweed.

Il n'y avait donc pas moyen de réussir de ce côté.

Rumskorff, le capitaine anglais, fit semblant d'hésiter pendant deux jours.

Durant ce temps, une grande partie de ses hommes, envoyés dans les bois, hors de la vue des Écossais, continuaient à abattre des fascines et à faire des échelles.

Il avait donné l'ordre de fabriquer également deux énormes béliers et un pont volant afin de jeter à bas la poterne et de s'introduire par là dans la forteresse.

Et le soir du deuxième jour, ayant feint de renouer les négociations et de se résigner ensuite à la première des conditions posées par le commandant de la tour, il donna le signal du départ.

Les Écossais n'osaient croire encore à leur délivrance, à leur bonheur, attendant le lendemain, le lever du soleil, pour se réjouir sans réserve, mais s'abandonnaient déjà à l'espoir.

En réalité, les Anglais s'étaient éloignés tout juste assez pour tromper leurs adversaires.

Le jour n'avait pas encore paru que les ennemis revenaient en foule, essayant de combler les fossés de fascines à cinq ou six endroits, attaquant de partout, afin d'émietter, d'affoler la défense.

En même temps, un énorme bélier, fait d'un seul tronc d'arbre roulant sur deux roues improvisées, commença à battre la poterne.

La garnison dormait encore,

Réveillée aux cris des sentinelles, elle se porta aussitôt aux remparts.

— Les fourbes ! murmura Martin. Comme j'ai eu raison de ne point oser les croire. Trompettes, sonnez le combat. Sonnez de toutes vos forces !

Et, bouclant son épée, il s'élança vers les créneaux, cherchant à voir dans la clarté encore incertaine.

Mais le martèlement régulier du bélier sonnait, menaçant et sinistre.

Des archers appelés en hâte sur le haut de la citadelle envoyaient leurs flèches au hasard dans la direction où paraissaient être les ennemis, ne pouvant viser, dans la demi-obscurité.

Martin commanda d'entasser de la terre, des pierres, derrière la poterne.

Son ordre commençait à peine à être exécuté, lorsqu'un craquement terrible retentit : un des épais madriers de chêne de la poterne venait de céder sous les coups formidables de la machine de guerre.

Les Anglais l'avaient entendu aussi ; une nouvelle poussée du lourd bélier emporta tout, le bois, les ferrures, crevés, arrachés.

Une clameur enivrée échappa aux assaillants, et ils lancèrent aussitôt la passerelle qu'ils avaient préparée à cette intention.

— Suivez-moi ! lança le vieux Martin d'un accent désespéré aux Écossais les plus proches de lui. A la rescousse !

Il fallait empêcher coûte que coûte les ennemis de franchir la poterne.

Quelle déchirante douleur en effet, pour le vieillard, de voir tomber ainsi presque sans coup férir, aux mains de ses ennemis, la citadelle que son maître avait confiée à sa vigilance.

Il le sentait, il ne survivrait pas à un tel malheur, et il était résolu à se faire tuer plutôt en défendant l'entrée menacée.

Les Anglais, enivrés par ce premier succès, étaient parvenus à faire mordre leur pont volant sur le seuil de la poterne.

Et ils s'y jetèrent en foule.

Mais ils rencontrèrent les vétérans et leur chef : rien que des têtes grises, des âmes trempées pour le sacrifice et la mort.

Martin et les hommes qui l'avaient suivi luttèrent de toutes leurs forces et le sang coulait déjà.

Plus d'un Anglais avait roulé au fond du fossé, mais d'autres les remplaçaient, Rumskorff, leur capitaine, les encourageant à l'assaut d'une voix terrible.

Ceux des partisans chargés de fascines en jetaient dans le fossé et dressaient, sur leur appui, des échelles d'assaut.

De partout, on luttait. Pas d'espoir pour le commandant de la forteresse d'être secouru, chacun combattait de son côté.

Et pour comble d'infortune, le vieillard, ayant plus de cœur que de vigueur physique, sentait ses forces l'abandonner.

Hélas ! si le chef venait à défaillir, qu'allait faire autour de lui ceux que son exemple devait soutenir ?

Martin laissa pendre au bout de son bras son épée trop lourde, promenant sur les assaillants un regard déchirant.

Ces derniers s'aperçurent de sa faiblesse.

Un hurrah formidable jaillit de leur gorge, et ils se ruèrent ensemble sur le pont.

Une tête caractéristique, aux bajoues puissantes, aux yeux sail- lants, au front tonsuré, se pencha alors au-dessus du créneau.

C'était frère Jacques, le chapelain.

En sueur, ayant déjà combattu par ailleurs, il accourait là où les cris qui s'élevaient lui indiquaient que la bataille était le plus acharnée.

Il vit l'élan furieux des Anglais, entendit au-dessus de lui les piétinements des derniers défenseurs de la poterne, et un souffle bruyant distendit sa forte poitrine.

A quelques pas, se trouvait un de ces morceaux de rochers disposés de place en place sur le rempart pour être jetés sur les assail- lants.

Il se baissa, souleva un bloc énorme, la charge de deux hommes, et le lança par-dessus le rempart sur la passerelle qui craqua, à demi-crevée.

Frère Jacques se baissa encore, une nouvelle masse arriva sur le pont, entraînant plusieurs assaillants dans le fossé.

Le chef anglais poussa un cri de rage cherchant d'où venait ce secours inattendu donné aux défenseurs.

Et d'un geste furieux, il désigna frère Jacques à ses archers.

Une nuée de flèches partit sans l'atteindre.

Insensible au péril, le moine jetait sur les ennemis d'énormes blocs de rochers.

Son intervention avait donné au vieux capitaine de la forteresse le temps de retrouver ses forces.

— Hardi, amis ! cria-t-il à ses compagnons. Aide et secours nous arrivent. Luttons pour l'Écosse, pour Avenel !

— Écosse ! Avenel ! jusqu'à la mort ! répondirent les vétérans.

— L'Écosse va être asservie comme vont être rasées tes murailles ! répliqua le chef des partisans, blême de colère.

Et il se jeta lui-même vers le pont, décidé à en finir et à emporter la résistance d'un seul coup.

Il n'eut pas le temps de l'atteindre.

Le moine venait de découvrir, sous les autres pierres, un véritable quartier de roc : il le balança un moment en l'air, cherchant sa place.

Il le lâcha enfin, visant ce qui restait du pont chargé d'Anglais. Le chef des partisans n'eut que le temps de sauter en arrière. Un craquement violent se fit entendre, et le pont déchiqueté, broyé en deux cette fois, s'abîma, entraînant une grappe humaine. Un moment de désespoir affreux du côté des assiégés suivit cet événement.

Le chef anglais trépassait.

—Moine ! hurla-t-il en tendant son épée vers frère Jacques, je promets de te faire brûler vif si tu tombes entre mes mains.

Celui-ci ne l'entendait même pas.

Inondé de sueur, ses larges manches de bure relevées, comme l'avant-veille, au-dessus du coude, afin d'aller plus vite, il écrasait, sous une nouvelle avalanche de pierres, au fond du fossé, ceux qui essayaient de se relever.

—Ah ! grondait-il, si mon pauvre ami Christie de Clinthill pouvait me voir ! Comme il serait fier de son élève !

Il ne savait pas l'ancien écuyer si près de lui.

Les soudards de Somersset, avides de prendre leur revanche, revenaient aux échelles.

De ses bras puissants, frère Jacques saisit l'extrémité de l'une d'elles, la fit pivoter et la renvoya, ainsi que ceux qui la chargeaient, rejoindre les débris du pont.

—Mort à lui ! rugissait Rumskoff écumant, en le montrant à ses archers.

Mais la durée de la lutte avait permis à de nouveaux combattants d'accourir.

D'autres flèches répondirent à celle des Anglais et des détonations soudaines y mêlèrent leurs voix tonnantes.

La surprise tentée par les partisans avait fait courir pêle-mêle les Écossais vers les endroits menacés, oubliant dans le premier moment les postes assignés à chacun, et parant ainsi au plus pressé.

Revenus de leur premier saisissement, ils recommençaient à s'organiser et les tireurs chargés des rempart, revenant à leur poste, se mettaient à faire parler la poudre.

Un lingot de plomb frappant le casque du chef des partisans, en emporta le cimier.

—Malédiction de l'enfer ! ces montagnards ont de l'artillerie, exhalait-il. Plus rien à faire pour cette fois !

Et, se jetant hors de la portée immédiate des balles, il alla inspecter rapidement les autres points de la citadelle où ses hommes donnaient l'assaut.

La situation n'était pas plus avancée.

Au contraire même. Les partisans anglais n'étant pas poussés par la présence de leur chef avaient fait encore moins de progrès qu'à l'entrée du fort, où l'attaque avait été si près de réussir.

Monter à l'assaut des murailles intactes était, du reste, plus difficile que de battre et de jeter bas une porte avec un bélier.

Et les Anglais s'en apercevaient.

Rumskoff, hors de lui, traita ses soldats de lâches.

Honteux de ses outrages, excités par sa vue, par ses ordres, ils appliquèrent de nouveau, contre les murailles, les échelles déjà renversées à plusieurs reprises par les Écossais.

Et ils s'y élancèrent ensemble afin de déborder les assiégés attaqués de partout à la fois.

Des nuées de traits, flèches acérées, lourds carreaux aux blessures cruelles, partirent sur eux de tous les bastions, faisant rouler des échelles ceux qu'ils touchaient, ces derniers entraînant les assaillants placés au-dessous.

Malgré les archers anglais embusqués derrière des amas de fascines, quelque vétérans, au bras robuste, se dressait parfois derrière le rempart et, saisissant l'extrémité d'une échelle, la faisait basculer.

Et c'était terrible, cette grappe d'hommes suspendue tout à coup dans le vide, retombant avec un bruit sourd sur le sol ; où quelques-uns se blessaient sur les armes échappées à leur main.

Rumskoff comprit que les nombreuses saillies de derrière lesquelles les highlanders criblaient ses hommes de flèches ne permettaient jamais à ses partisans d'arriver sur le rempart.

Il se résolut à concentrer toutes ses forces sur un bastion.

—Une fois établi là, je les délogerai peu à peu de leurs autres positions, se disaient-ils.

—Et vingt échelles appliquées ensemble sur le bastion le plus proche en couvrirent les murs.

Cette tactique réussissait souvent, les tourelles avancées étant rondes ou carrées, la plupart du temps, ce qui ne permettait pas aux défenseurs des autres ouvrages de les soutenir.

Mais Walter d'Avenel, en reconstruisant la tour d'Avenel, s'était révélé ingénieur.

Précurseur en quelque sorte de Vauban, il avait donné à peu près la forme d'une étoile à la nouvelle citadelle.

Aussi, à peine les Anglais eurent-ils commencé à gravir leurs échelles d'assaut, que des nuées de traits partis des bastions voisins leur arrivèrent dans le dos, portant à chaque coup...

Rumskoff eut un véritable cri de rage.

Il s'était imaginé avoir affaire à quelque bicoque comme en éle-

vaient certains possesseurs de fiefs, sous le nom prétentieux de château-fort, et ils se trouvaient en présence de véritables fortifications.

Construites même sur un modèle inconnu, elles déroutaient toutes ses idées !

Un découragement visible gagnait ses hommes : la débandade commençait à se mettre dans leurs rangs, et un grand nombre d'eux se réfugiaient derrière les fascines, confondus avec les archers.

—Allons ! la partie est manquée pour cette fois ! murmura le chef entre ses dents.

Et il fit sonner la fin de l'assaut par ses trompettes.

Martin, après avoir pris toutes les dispositions pour repousser une attaque de la poterne, était venu défendre en personne le bastion contre lequel le chef anglais venait de concentrer ses efforts.

Il n'osa pas d'abord croire à la retraite des ennemis, ayant été si près d'être victime de leur ruse déloyale.

Aussi continua-t-il à se tenir sur ses gardes, profitant du répit pour faire préparer des flammèches qui, placées au bout des flèches, devaient aller mettre le feu aux fascines derrière lesquelles s'abritaient toujours les archers anglais.

Mais Rumskoff avait réellement renoncé au combat, au moins pour ce jour-là.

Les blessés étaient nombreux.

Lui-même, outre le cimier de son casque emporté, avait sa cuirasse bosselée à plusieurs endroits.

Sur ses ordres, les Anglais se retirèrent hors de portée de traits.

Et au moyen de branchages, de terrassements entrepris à la hâte, ils commencèrent des travaux destinés à les mettre à l'abri, eux-mêmes, contre une brusque sortie des assiégés.

—Allons, ils se résignent décidément à leur défaite, prononça le vieux Mertin, Mais veillez bien, amis, car ce n'est sûrement que partie remise.

En effet, les travaux entrepris par les Anglais l'indiquaient : c'était l'investissement de la tour d'Avenel qui s'effectuait.

Le vieillard dressa sa tête blanche vers les couleurs qui flottaient au haut du donjon :

—Drapeaux du clan d'Avenel, drapeaux de la terre d'Écosse, dit-il la voix et le geste inspirés, vos défenseurs lutteront pour vous jusqu'à la fin. Enseignes chéries de notre bonne Dame Blanche, soutenez leur courage, et que vos plis continuent à flotter, glorieux !

CXXXIV. — PAUVRE KETTY !

Un rude et fameux défenseur manquait dans la tour d'Avenel.

C'était Christie de Clinthill.

L'ancien écuyer du chevalier d'Avenel n'avait pu rejoindre ses compagnons d'armes, ainsi qu'il en avait eu l'intention.

Nous l'avons laissé dans les ruines du Moulin-Joli, balayées par les eaux, au moment où, enlevant Kitty dans ses bras pour la soustraire à l'inondation, le pistolet de John Robby s'abaissait vers lui accompagnant le tumulte des eaux du fracas de sa détonation.

Un double cri avait répondu à l'éclat de la poudre : cri de colère du soldat ; cri, râle d'angoisse de la part de Kitty...

Christie, en quelques bonds terribles, avait atteint le grenier, où, peu d'instant auparavant, ils avaient vu le valet immobile et tremblant.

La porte était ouverte, et il aperçut devant lui la silhouette du domestique affolé, se perdant dans la nuit.

Épouvanté par le bruit formidable des murs s'écroulant et par le coup de feu, l'excès de la terreur lui avait rendu des forces, et sans prendre le temps de mettre la passerelle, il avait sauté au dehors, se jetant dans le bois, tandis que les partisans anglais lui décochaient quelque flèches pour activer sa fuite.

Christie de Clinthill vit tout cela, et un rugissement jaillit de sa poitrine de soldat.

Mais la tête de Kitty penchait sur son épaule : une humidité chaude coulait sur les vaillantes mains qui la soutenaient,

Elle était donc blessée ?

La balle du criminel hôtelier du Gué de la Mort avait-elle fait une victime ?

D'un élan terrible, il franchit, dans le vide, la distance qui le séparait du terre-plein, au bas duquel coulait le flot noir charriant des épaves.

Quelques pas à peine le séparaient des Anglais réunis sur ce point.

Ils l'aperçurent, et une clameur de menace s'échappa de leurs rangs.

Une flambée de colère s'alluma alors dans le regard du capitaine, et, emporté par sa haine de l'ennemi national, il se pencha, prêt à

foncer sur eux, sur les lâches qui n'hésitaient pas à s'attaquer aux gens sans défense, commençant ainsi leur entrée en campagne par la ruine, la destruction sans excuse.

Mais le poids inerte de Kitty le rappela à la réalité.

Il n'avait pas le droit de châtier en ce moment les misérables auteurs de ce désastre, les trop dignes complices de John Robby, l'assassin, le bandit et le voleur.

Et il se jeta brusquement de côté, se remémorant dans un effort de volonté, la disposition de ce coin aimé de la terre natale qu'il n'avait pas revu depuis des années.

Les branchages d'un taillis craquèrent sous sa violente poussée, et il disparut aux yeux des Anglais, le corps inanimé de la pauvre meunière toujours couché sur lui.

John Robby, durant ce temps, fuyait lui aussi, n'attendant pas la chute totale du moulin pour se mettre à l'abri.

La déflagration de la foudre lui avait montré le buste de Kitty s'affaissant sur l'épaule de son compagnon, et il avait murmuré :

— Lui ou elle, qu'importe !

Et ramassant, en un paquet, le butin qu'il venait de faire, il avait gagné la fenêtre tandis que le plancher finissait de s'effondrer avec fracas sous lui.

L'échelle qu'il y avait appliquée s'y trouvait encore. Il redescendit dans le jardin, et ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, gagna le large, évitant ses compatriotes qui l'auraient peut-être dépouillé.

Ne sentant pas le froid qui glaçait ses vêtements mouillés, tant il frémissait de joie cupide, il regagna sa barque, repassa la rivière et alla se terrer dans son auberge, prêt à cacher l'or de ce nouveau crime avec celui que ses anciens méfaits lui avaient déjà rapporté. Tandis que le louche bandit se retirait avec le produit de son crime, Christie de Clinthill, portant toujours sa fiancée évanouie sur son épaule, avait continué à s'éloigner.

Il s'arrêta lorsqu'il fut certain de n'avoir plus rien à craindre des partisans anglais.

Le grondement des eaux ne parvenait plus à lui qu'affaibli, atténué, distant ; il n'entendait aucun pas, aucun bruit signalant le voisinage d'être humains.

Il posa alors doucement le corps de Kitty sur la mousse, lui faisant un oreiller de sa main.

— Kitty, appela-t-il d'une voix douce, pleine de pitié, reviens à toi, chère petite fée : c'est donc toi que la balle de ce misérable aubergiste a atteinte ? Pourquoi toi, faible, et non pas moi qui suis habitué à la souffrance ? Mais sois tranquille, va : je saurai bien atteindre le brigand, et il faudra qu'il expie par mille morts.

« Hélas ! son châtement changera-t-il ce qui est ? Ton cœur bat encore : Je le sens ; mais c'est ta vie qui fuit avec ton sang. Si je pouvais au moins l'étancher, découvrir ta blessure !

L'obscurité l'empêchait de la secourir efficacement.

Suivant avec ses doigts la trace humide et chaude souillant les vêtements de sa fiancée, il essaya de déterminer l'emplacement de sa blessure, et la banda aussi bien qu'il le pouvait dans la nuit.

Un instant après, l'arrêt de l'hémorragie venait de lui montrer que ses soins n'avaient pas été inutiles.

Il demeura agenouillé auprès de sa fiancée évanouie, attendant que les ténèbres fussent dissipées, n'ayant aucun moyen de la secourir.

De loin en loin, il prononçait son nom, comme si sa voix était capable de la rappeler les profondeurs obscures dans lesquelles son âme était peut-être déjà plongée, un évanouissement prolongé étant si proche de la mort.

Kitty l'entendit enfin.

Ses paupières se soulevèrent et elle entrevit confusément son sauveur dans les ténèbres.

— Est-ce vous Christie ?

Et aussitôt :

— Hélas ! qui pourrait-ce être sinon vous, mon ami, mon fiancé ? Car je me souviens à présent !

— Oui, Kitty, c'est celui que tu as attendu durant des années. Il est auprès de toi, et tu ne ne risques plus rien.

La main de la blessée serra faiblement la sienne, et ce mouvement lui arracha un halètement de douleur.

— C'est ta blessure que t'a faite ce criminel. Le lâche ! s'attaquer à une femme ! N'aie crainte, Kitty, ton chevalier saura te venger. J'ai essayé de te panser, mais dans les ténèbres je n'ai même pas pu bien voir où était la plaie.

— C'est à l'épaule. Elle me fait un mal affreux ?

Christie n'essaya pas de toucher au pansement plus que sommaire qu'il lui avait fait : c'eût été la faire souffrir davantage et ramener l'hémorragie.

Kitty demeurait silencieuse, écoutant en quelque sorte la vie revenir en elle. Ses lèvres brûlantes se rouvrirent enfin.

— Christie, savez-vous ce qu'est devenu mon père ?

— Petite amie, dit le géant, laisse venir le jour. Alors je me mettrai à sa recherche. Mais, en attendant, sois raisnable : rappelle-toi que toute émotion ne peut que t'être nuisible, et que l'autre, pour le moment, nous sommes impuissants.

Et, pour la distraire de ses angoisses, il lui apprit comment ils étaient arrivés dans cet endroit.

Enfin, après des heures qui parurent interminables, le blanchissement graduel des cieux leur permit de voir autour d'eux.

— Mon bon Christie, supplia la martyre, je t'en supplie, va à la recherche de mon père !

— Oui ; mais pas avant de t'avoir soignée, si imparfaitement que je puisse le faire.

Il voulait laver la blessure de sa compagne ; mais la rivière était loin. Il découvrit un creux de rocher où était resté un peu d'eau des dernières pluies et y baigna un linge.

Ayant alors lavé le sang coagulé, il put apercevoir la plaie faite par la balle de John Robby.

Et il comprima le soupir de douleur et de colère qui souleva sa poitrine, en voyant les ravages causés par le plomb meurtrier sur cette chair délicate qu'il adorait.

Une compresse imbibée d'eau, appliquée avec un soin attendri, vint calmer l'intolérable brûlure des fibres meurtries.

— Va, maintenant, Christie, laisse-moi, lui dit Kitty. Et puisses-tu retrouver vivant le saint vieillard à qui je dois la vie !

Le guerrier éprouvait un véritable déchirement à laisser la jeune fille, dans le bois, toute seule, incapable de fuir, de se mouvoir même.

Cependant il s'était engagé à faire tous ses efforts pour retrouver le vieux meunier.

Et tout regard prolongé ne devait que rendre ses recherches plus difficiles.

Du reste, les soins mêmes que l'état de sa fiancée réclamait, le besoin de nourriture, afin de combattre l'épuisement causé par la perte du sang, ne lui permettaient pas d'attendre davantage.

Se glissant sous les taillis, il gagna un endroit d'où il pouvait voir à une certaine distance.

Ce qu'il apercevait de l'étendue était désert. Leur œuvre nefaste accomplie, les Anglais s'étaient évidemment éloignés.

Quant à leur guide, quand à l'ignoble cabaretier du Gué de la Mort, l'ancien écuyer du chevalier d'Avenel ne doutait pas que, son coup fait, il ne fût rentré dans sa tanière, à moins que le torrent vengeur ne l'eût englouti. Il n'avait rien à craindre de lui !

— Dieu serait juste si le châtement avait suivi le crime ! murmura-t-il. Sinon !

En tous cas, aucun danger visible ne menaçait celle dont il ne se séparait qu'avec un regret si amer, et il pouvait lui obéir.

Il fut bientôt de nouveau auprès de la blessée.

— Je vais donc retourner là-bas, lui dit-il d'une voix affligée. Courage, Kitty, ma fiancée ! Confiance ! celui que tu aimes sera vite de retour.

— Va ! prononça l'infortunée en raffermissant sa voix afin de lui cacher combien elle souffrait. Et retrouve mon père. Va, Christie, et je te bénirai.

Le soldat agenouillé posa ses lèvres sur son front pâle : elle y sentit la tiédeur de deux larmes. Deux larmes plus éloquentes que mille paroles chez cet homme au courage indomptable, à l'âme énergique et tendre.

Et après avoir échangé un regard rempli de toutes ses pensées, Christie de Clinthill, le cœur gonflé, s'enfonça à grands pas dans les saillis, laissant toute seule celle qui, la veille encore, était appelée « la jolie meunière » et qui, à présent, gisait, malheureuse, épuisée, couchée sur la terre, dans ce froid matin d'automne. Kitty, laissant sécher sur son front les deux larmes tombées des yeux de son fiancé.

Pauvre, bonne et fidèle amante !

CXXXV.—LE NAUFRAGE D'UNE VIE

Le grondement de la rivière guidait la marche du capitaine Christie de Clinthill.

Mais, dans sa course de la nuit, afin de mettre Kitty à l'abri des soudards anglais, il s'en était considérablement éloigné.

Un temps plus long qu'il ne l'avait supposé s'écoula avant qu'il aperçût les ruines du Moulin-Joli.

Et l'infortunée mignonne qu'il avait laissée toute seule, là-bas, dans le bois !...

Malgré le froid du matin, la sueur couvrait le visage de l'ancien écuyer, tant sa marche était rapide.

Il écarta enfin un dernier rideau de branchages qui masquait sa vue, et une sourde exclamation de douleur s'éleva de sa poitrine.

Le Moulin-Joli était devant lui... ou du moins ce qui en subsistait seulement :

Quelques coins de mur encore debout et autour desquels l'eau courait en écumant.

La vieille et pittoresque demeure, le jour précédent encore remplie d'animation et de bonheur, n'était plus que mort et désolation.

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts. — Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes. — Déjeuner, Napolitains. — LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

L'eau, passant en vagues tourmentées au-dessus des ruines, roulait avec un courant violent dans le jardin, continuant sa course dans la plaine où elle se creusait un nouveau lit...

Le sommet des arbustes de la haie émergeait seul : une échelle, renversée par le courant et prise dans les branches, indiquait le moyen employé par l'aubergiste pour s'introduire dans la chambre du malheureux meunier.

De ce côté, aucune créature humaine, aucun cadavre.

Rien que l'immense désolation de la nature, immuable autour de ce tableau de deuil.

Christie de Clinthill gravit le tertre d'où les partisans anglais avaient assisté la veille à leur œuvre abominable.

Et soudain, une silhouette humaine frappa sa vue.

Un homme, un vieillard était accroupi sur le sol, si près de l'eau qu'elle effleurait ses pieds.

Son immobilité, sa prostration étaient si grandes que le soldat se demanda s'il vivait encore.

C'était le propriétaire du Moulin-Joli.

C'était le père de Kitty !

Christie s'approcha de lui et mit la main sur son épaule.

Le vieillard ne tressaillit même pas et retourna seulement la tête, d'un air hébété...

Pourtant, à la vue de l'ancien écuyer de son seigneur, un peu de vie passa dans ses yeux.

—Kitty ? demanda-t-il.

—Elle est sauvée, répondit Christie de Clinthill.

Sa fille n'avait donc pas péri !

Un halètement détendit sa poitrine.

Cependant son regard avait repris son atonie, continuant à s'attacher aux ruines de ce qui avait fait autrefois sa vie presque entière et dont l'effondrement semblait l'avoir terrassé lui-même.

Christie essaya de l'arracher à ce spectacle, sans oser lui révéler pourtant l'état alarmant de sa fille.

Une immense pitié le prenait pour cet infortuné que cette nuit épouvantable semblait avoir encore vieilli de dix ans.

—Kitty vous attend, lui dit-il. Je l'ai laissée dans le bois de coudriers.

—Pauvre fille, murmura le vieillard en montrant de la main les murs éventrés, voilà l'héritage que je lui laisserai.

—Ne suis-je pas là, moi, bon père ? répliqua le soldat avec force.

—Merci, Christie, pour cette parole. Elle me met un peu de baume au cœur...

—Cependant voir crouler en quelques heures tout ce qui fut votre existence... il me semble que quelque chose de moi-même vient de périr aussi.

—Et je ne m'en relèverai jamais, pas plus que je ne pourrai relever ces pauvres murailles.

Le soldat ne savait que répondre, songeant à Kitty seule, au loin et dévoré par le mal.

—Venez, dit-il au vieux meunier. Allons rejoindre Kitty ; cette vue vous fait mal.

Mais avant de s'en aller, le vieillard voulut dire adieu à ces restes lamentables et il en fit le tour, autant qu'il le put du moins.

Un morceau de la toiture, touchant le sol par une de ses extrémités et soutenant ainsi un angle du mur, glissa à ce moment, entraînant lourdement les pierres.

Et dans le remous, les deux hommes aperçurent un pauvre corps de bête pelée émergeant de l'eau.

—Mon brave Siagram, dit le meunier avec tristesse. Tu y es resté, vieux et finle compagnon des jours de peine et de labeur. Tu as devancé ton maître qui ne tardera guère à partir lui aussi. Ah ! maudit soient ceux qui ont causé tout ce mal !

C'était en effet le vigoureux et rustique baudet, la bête intelligente et réellement affectueuse qui avait laissé Kitty, tout enfant, jouer sur son dos, et qui plus tard avait emporté au loin la châtelaine d'Avenel fugitive...

Rien ne subsistait donc plus de tout le passé, rien n'avait survécu au naufrage de tout ce que possédait le meunier. A l'hiver de sa vie, il se retrouvait plus pauvre que Job.

—Oui, partons, dit-il. Cela me fait trop mal à voir.

Comme ils longeaient le bord du torrent, ils aperçurent, parmi des amas de matériaux, un sac à demi rempli de farine qui, préservé en partie par les débris de bois sur lesquels il avait été charrié, n'était que légèrement mouillé.

Le vieillard voulut le prendre, dérober au moins ce bien misérable à la perte de tout : mais il était trop faible.

Christie le chargea sur son épaule !...

Il venait de réfléchir et de se dire que des épreuves inconnues les attendaient peut-être encore.

Quelques pas plus loin, il aperçut un hoyau de jardinier au fer épais et lourd, au manche solide : il se baissa et s'en saisit.

Ce serait, s'il le fallait, comme son bâton de voyage ; ce serait surtout entre ses mains une arme redoutable.

Et ils s'enfoncèrent sous le bois.

Christie de Clinthill apprit alors au meunier la découverte de John Robby dans sa chambre, en train de voler.

—Le bandit ! murmura le vieillard de plus en plus atterré. C'est donc pour cela qu'il a guidé ces misérables Anglais !

—Ce n'est pas tout, ajouta le soldat avec hésitation comme s'il avait peur lui-même des paroles qu'il allait prononcer. L'infâme créature, se voyant découverte, a tiré un pistolet et a fait feu... Kitty est là-bas blessée !...

Le vieux meunier leva les bras au ciel sans un mot, dans un suprême appel à la pitié, à la justice immanente, plus saisissant que des cris de douleur.

Et il s'élança à travers les taillis, oubliant l'écrasement, la lourdeur de plomb tombée sur son être après cette mortelle nuit.

Un instant après, il s'agenouillait en sanglotant auprès de sa fille fille retrouvée.

Qui répétera, sans affaiblir la poignante émotion, les lamentations d'un vieillard sur qui tous les malheurs viennent de fondre à la fois,—à qui il ne restait plus pour seul bien qu'une enfant, une fille idolâtrée,—et qui la retrouve ainsi, étendue sur la terre glacée, blême, le corps meurtri et saignant !

Qui redira les douloureuses exhortations, les consolations sublimes tombées de la bouche de la fille sanctifiée par la douleur et l'amour filial ; la fille faisant taire le cri de sa souffrance pour s'efforcer d'adoucir un peu le chagrin déchirant du vieux père !...

La plume impuissante s'arrête devant ces douloureux et émouvants tableaux, et la voix du narrateur se tait !...

Pourtant, l'infortunée ne pouvait rester là.

—Kitty, laisse-moi te prendre dans mes bras, proposa Christie de Clinthill. Je te porterai jusque chez les religieux de Saint-Joseph. Les bons moines ne refuseront par un asile au moins momentanément à une blessée, incapable de se traîner.

—Je marcherai, répondit Kitty avec une résolution héroïque.

Christie, son fiancé, voulut insister.

Mais elle refusa. Elle avait vu les autres fardeaux dont il était chargé, et, épuisée elle-même, elle savait trop que les forces humaines ont des limites !

Aidée, et avec quelles précautions affligées ! par le meunier et par Christie, elle parvint à se mettre debout.

Et alors commença un lamentable exode.

Ils parvinrent enfin à sortir du bois et aperçurent les toits du couvent.

Kitty s'assit alors sur une pierre, pour reprendre des forces : elle se sentait près de défaillir.

Elle regardait àprement les murs éloignés du monastère, comme les naufragés regardent le port de secours.

Encore quelques instants de repos, elle s'appropriait à donner elle-même le signal du départ, lorsqu'un gémissement d'amer désespoir échappa à l'ancien écuyer d'Avenel.

De derrière un pli de terrain, entre eux et le courant, il venait de voir paraître un fort détachement d'hommes armés.

C'étaient des partisans anglais : à leur costume, il n'en pouvait douter.

En même temps, le son lointain des cors, la grosse cloche du cloître sonnait à toute volée ne leur laissèrent aucun doute sur ce qui se passait.

Les soudards, qui avaient commencé par détruire le Moulin-Joli, portaient partout la guerre devant eux, et leur conduite de cette nuit montrait ce dont ils étaient capables.

Le chemin du couvent était fermé aux infortunés ; et eussent-ils réussi à passer, qu'ils ne pouvaient sans frémir songer au lendemain.

Ils échangèrent un regard consterné.

Christie de Clinthill, sombre, le sourcil contracté, serrait entre ses doigts le hoyau qu'il avait emporté, la véritable massue dans ses mains.

Il sentait le besoin de se ruer sur ces soudards inhumains, ne sachant même pas voir leur nombre.

La blessée devina ce qui se passait dans son âme.

Les partisans anglais s'avançaient dans leur direction, envoyés par leur chef, pour couper des fascines. Attendre davantage, c'était leur permettre de les apercevoir.

Kitty se dressa toute seule d'un effort qui la fit pâlir autant qu'une morte.

—Regagnons le bois, exhala-t-elle.

Le soldat tendit son poing vers l'horizon.

Et, reprenant le sac de farine sauvé du naufrage et qui les empêcherait peut-être de mourir de faim, car tout était à prévoir désormais, aidant le vieux meunier à soutenir les pas de l'héroïque jeune fille, il imposa silence à sa sanglante colère, et ils s'enfoncèrent de nouveau dans le bois.

Fugitifs, errants, Kitty se raidissant pour ne pas défaillir à chaque pas, le vieux meunier, brisé par le désespoir devant tous ces malheurs l'accablant à la fois, et sentant les sources de la vie atteintes chez lui-même.

Qu'allaient-ils devenir ?

C'est ce que se demandait le capitaine Christie !

CXXXVI.— MORNES ÉTAPES

Le bruit des cognées frappant le tronc des arbres derrière eux apprit bientôt à Christie de Clinthill, à Ketty et à son père qu'ils avaient bien fait de s'enfoncer sans retard dans le bois.

Ils entendaient même des coureurs envoyés en reconnaissance s'approcher parfois de telle façon qu'ils redoutaient à chaque instant d'être découverts.

Christie serrait alors son hoyau dans sa main, prêt à se jeter sur le premier qui se montrerait.

— Arrête-toi, petite sœur, dit-il à Ketty. Dans ces bois, dix hommes me font pas peur.

Sa fiancée secoua la tête :

— Christ'e, vous connaissez ces soudards irréguliers ; ils se débrouent dès qu'ils voient un danger véritable. Mais lorsqu'ils ont affaire à des adversaires inférieurs en nombre et qui leur résistent, ils sont pareils aux chiens dont les jappements attirent rapidement toute une meute. Vous ne tarderiez pas à succomber sous le nombre.

Et attachant sur lui son œil creusé par la souffrance, afin de le convaincre :

— Et, nous, que deviendrions-nous alors, sans vous ?

— C'est vrai, Ketty. Je ne dois pas me séparer de toi.

Il jeta en arrière un coup d'œil farouche. Il ne se résolvait pas sans révolte à s'éloigner sans avoir fait sentir, à ces cruels aventuriers, la lourdeur de son bras.

La résignation héroïquement sublime peinte sur les traits de leur compagne lui fit oublier sa colère dans un redoublement de tendresse et de pitié.

— Tu peux à peine mettre un pied devant l'autre, prononça-t-il d'un accent attendri. Et ton père lui-même se traîne difficilement. Appuie-toi sur moi. Nous serons bientôt en sûreté.

Mais malgré le secours de son fiancé, qui la portait presque, la blessée ne tarda pas à s'arrêter, incapable d'aller plus loin.

Christie posa alors son fardeau à terre, et malgré la résistance de Ketty, il l'enleva dans ses bras, doucement, ainsi qu'une mère le ferait de son enfant.

Noble cœur ! murmura le vieillard, dont l'âme saignait en présence du malheur de sa fille unique.

Et les fugitifs, silencieux, continuèrent à s'enfoncer dans le bois.

Des bouffées de vent leur apportaient encore parfois les sonneries affolées des trompettes, le tocsin incessant de la grosse cloche.

Enfin, ils n'entendirent plus rien. Christie s'approcha d'un sapin dont le feuillage bas et touffu formait une sorte d'abri, et déposa lentement la jeune fille sur le sol.

— Les bandits ne viendront pas nous chercher ici, dit-il. Reste avec ton père. Attendez-moi, je serai vite de retour.

Ketty ne put que le remercier du regard ; elle se sentait près de s'évanouir.

Le guerrier s'éloigna à grands pas : il allait chercher les maigres provisions qu'il avait abandonnées.

A peine se fut-il éloigné que Ketty perdit connaissance.

— Mon Dieu ! gémit le vieillard, mon enfant va-t-elle périr là ? Prenez ma vie, je suis vieux, mais épargnez ma fille !

Supplications déchirantes des pères et des mères qui, parfois, font, dit-on, des miracles.

Un instant après, Ketty rouvrit ses yeux mourants. Et, voyant les larmes qui sillonnaient les joues du vieillard, la gentille meunière voulut le consoler, elle dont l'âme revenait à peine du néant.

Et appelant, sur ses traits, un sourire d'une navrance infinie, ses lèvres eurent la force d'exhaler encore ces mots :

— Je m'étais endormie !..

Noble et pieux songe !..

Tant d'abnégation, tant de sublime pitié !..

Est-ce que le ciel, témoin de tant d'épreuves aussi cruelles, d'aussi nobles vertus, resterait implacable ?

Un froissement rapide dans les branches alluma l'espérance dans ses prunelles éteintes.

Christie de Clinthill reparaisait, chargé du fardeau qui allait leur permettre d'éviter les horreurs de la faim.

Le soldat, habitué aux difficultés de la guerre, fit jaillir du feu de deux cailloux, et le meunier prépara quelques galettes grossières qu'il mit à cuire sur des pierres brûlantes.

Amère nourriture pour un corps de femme ravagé par le mal !

Christie ayant construit, sous les sapins, une sorte de hutte avec des branchages, ils demeurèrent là plusieurs jours, espérant que les Anglais repasseraient la Tweed, comme ils l'avaient déjà fait plusieurs fois.

Mais s'étant hasardé jusqu'à la limite de la forêt, l'ancien écuyer

vit que les ennemis s'étaient définitivement établis autour de la forteresse d'Avenel, dont ils commençaient le siège en règle.

D'épaisses fumées qui s'élevaient dans la plaine montraient que, poursuivant l'œuvre de ruine inaugurée par la destruction du Moulin-Jolie, ils avaient mis le feu aux cabanes des paysans réfugiés dans la tour.

Christie retourna, découragé, auprès de ceux qui l'attendaient dans la forêt...

Ce qu'il venait de voir lui prouvait qu'ils ne pouvaient demeurer là plus longtemps.

L'avenir se montrait à lui sous les plus sombres couleurs : sans asile avec le froid qui croissait !

Oh ! ce n'était pas pour lui qu'il tremblait. C'était pour Ketty, blessée, affaiblie, brûlée de fièvre ; c'était pour le vieux meunier qui semblait décliner chaque jour, quoiqu'il ne se plaignît pas.

Le soldat songeait à gagner un des clans voisins où la guerre n'avait pas encore pénétré.

Ketty se disait en état d'affronter de nouvelles fatigues : puis il était assez fort pour la porter, s'il le fallait encore.

— Demain, dit-il, nous partirons pour le clan d'Orfild, où vous trouverez tous deux un abri sûr.

Quant à lui, laissant sa fiancée et son père entre bonnes mains, il voulait aller faire ensuite payer cher leurs méfaits à ces étrangers qui se comportaient en brigands de grandes routes, et non en soldats.

Mais, vers le soir, des bruits inquiétants s'élevèrent dans la forêt, justifiant ses appréhensions plus vite encore qu'il ne l'avait cru.

Des rumeurs profondes annonçaient l'approche d'un grand nombre d'hommes...

Christie, étant allé à la découverte, aperçut les soudards anglais dont il craignait l'approche pour ceux dont il était l'unique défenseur.

Rumskorff, après l'échec final de son assaut, avait envoyé un certain nombre de ses hommes battre le pays et visiter les forêts.

Ils pouvaient arriver d'un moment à l'autre et découvrir les fugitifs.

Leur triste asile lui-même avait cessé d'être sûr.

Pour comble d'affliction, la route du clan d'Orfild, dans lequel Christie de Clinthill espérait trouver un refuge, leur était coupée.

Les infortunés, n'osant ni allumer du feu ni élever la voix, attendirent la nuit dans une inquiétude mortelle.

Et le lendemain, avant le jour, ils s'éloignaient, s'enfonçant dans la région la plus sauvage des forêts.

Ketty reconnut bientôt le chemin suivi autrefois par le chevalier d'Avenel, celui qu'elle avait pris elle-même pour aller chercher le vieux Martin, blessé, au milieu des forêts. Peut-être allaient-ils finir sortir du désert dans lequel ils cheminaient ?

Une température de glace s'était abattue sur la terre, et les infortunés n'avaient pour toute nourriture que les galettes fabriquées avec le peu de farine échappé à l'inondation.

On les faisait cuire au feu que Christie allumait à chaque halte.

N'ayant pas même de hache, il en était réduit à briser, sur son genou, des branches mortes, afin de ne pas mourir de froid.

Les nuits surtout étaient cruelles.

Pour en combattre les souffrances, il allumait plusieurs foyers à quelques pas les uns des autres.

Il faisait cela pour que Ketty, couchée au centre, ne ressentit pas trop les atteintes de l'hiver, mortelles pour les malades et les blessés.

Lui, éveillé, durant la plus grande partie de la nuit, entretenait les foyers...

Mais, contrairement à leurs espérances, ils ne rencontraient aucun chemin indiquant le passage récent d'êtres humains.

Ils arrivèrent ainsi dans la partie des forêts où Walter d'Avenel avait fait ouvrir par la hache un passage à son armée.

Et ils s'y engagèrent.

En suivant cette voie, ils sortiraient bien un jour ou l'autre de ces affreuses solitudes.

Ils rencontreraient au moins les tombes des soldats tombés dans la marche ou dans les combats.

Et les tombes mêmes vaudraient mieux que la morne désolation de ces déserts où le froid semblait avoir tout pétrifié !

CXXXVII.— LA PLAINE DES TRÉPASSÉS

En sa qualité de soldat d'aventure, Christie de Clinthill connaissait les simples qui servent à panser les plaies.

Ecrasant leurs feuilles entre deux pierres, il les appliquait sur la blessure de Ketty.

Avec le hoyau dont il s'était muni, outil et arme à la fois, il arra-

PILULES CARDINALES DU DR ED. MORIN

**Tonique Incomparable du Sang et des Nerfs ;
Guérissent l'Anémie et l'Affaiblissement Féminin.**

chait pour elles les racines et les écorces que l'on donne à mâcher aux blessés, afin d'apaiser la fièvre.

Très affaiblie, très épuisée par la perte de son sang, l'infortunée jeune fille voyait au moins l'état de sa plaie ne pas s'aggraver, si ses forces ne revenaient pas.

Et comment fussent-elles revenues, n'ayant pour toute nourriture qu'un peu de farine mal préparée et mal cuite dont aucun d'eux n'osait même manger à sa faim.

Les bêtes sauvages elles-mêmes semblaient fuir ces lieux désolés, et Christie n'avait pu abattre qu'un petit marcassin et un autre fois un coq de bruyère engourdi par le froid.

Mais si l'état de Kitty ne s'aggravait pas, s'il paraissait par moments s'améliorer dans les terribles circonstances où ils se trouvaient, il n'était pas de même du vieux meunier.

Le désastre qui avait fondu sur lui l'avait réellement frappé d'une façon irrémédiable.

Il suivait sans se plaindre, sans parler, le chemin frayé par Christie, son regard, rempli de tristesse et de morne désespoir attaché sur sa fille, concentrant dans cette affection tout ce qui subsistait encore d'énergie dans son être.

Quelquefois durant cette longue marche, il buttait, près de tomber, près d'achever sa misérable retraite.

Retenu par le bâton sur lequel il s'appuyait, il se raffermissait par un peu de force de volonté et poursuivait l'étape douloureuse dont aucun d'eux ne pouvait entrevoir la fin.

A force de marcher, ils débouchèrent sur une lande immense couverte de bruyères desséchées par l'hiver : par places s'étendaient de grandes taches stériles.

— Ne serait-ce pas la Plaine des Trépassés ? murmura Christie de Clinthill.

Le vieillard contempla d'un œil atone le steppe désolé.

C'était bien l'endroit prédestiné pour le désespoir et la mort.

Le vent y hurlait âpre et sinistre, sifflant sur les tiges maigres.

— On dirait la plaine des âmes errantes, prononça Kitty impressionnée par ce morne spectacle qu'elle considérait, immobile et prostrée.

Un exténument extrême l'accablait.

Mais les épreuves semblaient avoir décapé l'énergie virile de Christie de Clinthill.

Hâve, amaigri par les tortures de sa captivité et les privations dernières, il redressait vers le ciel sa tête à la fois attristée et ardente, comme pour un défi.

Mais l'étendue presque infinie de cette lande sans abri, sans autre chemin que les ornières, laissés par les chariots de l'armée de Walter, le vent qui la traversait avec ses cris aigus, c'était trop pour sa fiancée ; c'était trop aussi pour le meunier dont il voyait bien l'état déclinant.

— Nous allons construire une hutte ici, dit-il. Et nous repartirons après un ou deux jours de repos.

Le vieillard, lui, durant ce temps, étudiait l'horizon.

Il reconnaissait bien, aux montagnes qui se trouvaient devant eux, ce que l'on appelait la Plaine des Trépassés, en souvenir d'anciennes défaites, d'anciennes trahisons.

— En sortirai-je seulement ? balbutia-t-il.

Christie s'était déjà mis à l'œuvre.

Abattant des branches mortes, il construisit rapidement une sorte d'abri.

Des bruyères arrachées et tassées contre ces murs improvisés arrêtaient en partie le passage de la bise.

Il y reposaient depuis quelques heures, Kitty et son père étendus sur les bruyères dont l'ancien écuyer du chevalier d'Avenel avait aussi tapissé le sol, lorsqu'une tempête de neige s'éleva.

La nuit arriva tandis que les flocons continuaient à tomber.

Au matin, ils étaient comme dans un tombeau, la ouate blanche de la neige ayant couvert leur abri passager.

Abri précaire et fragile !

Le vent soufflait toujours âpre et glacé.

Christie de Clinthill était sorti balayer la neige qui obstruait l'entrée : un craquement se fit entendre derrière lui.

Le toit de branchages venait de s'effondrer, ensevelissant Kitty et son père sous l'amas de bois formant la toiture et sous l'énorme poids de neige qui l'avait entraîné.

Un gémissement désespéré sortit du soldat.

Le destin était réellement bien cruel pour ceux qu'il aimait !

Après ce découragement, qui ne dura pas plus que ne dure un éclair, il se hâta de déblayer les décombres.

Kitty lui apparut la première, s'étant placée plus près de l'entrée afin de protéger son père contre le froid du dehors.

Elle avait agi ainsi par dévouement filial, et cependant elle portait toujours à l'épaule l'affreuse blessure causée par la balle de John Robby.

Christie écarta avec angoisse les branches abattues sur elle, enleva tout ce qui l'écrasait, se demandant si les bois, frappant sa plaie, ne l'avaient pas avivée.

La blessée respirait avec peine.

Elle entrevit son sauveur.

— Christie, sauve encore mon père ! pria-t-elle.

— Oui, si Dieu le veut. Mais laisse-moi t'emporter d'abord.

La blessée dut se résigner : elle empêchait Christie d'arriver jusqu'au vieillard.

Le soldat la souleva dans ses bras, l'emporta derrière un bouquet d'arbres dont les troncs, les branches la protégeaient.

Le vent avait soufflé durant la nuit avec une telle fureur que la neige était entièrement balayée à cet endroit.

Et tant tourné à l'est, l'amas de végétations poussé à cet endroit en atténuait la violence.

Il coucha la jeune fille à terre, adossée à un tronc, et se dépouillant de la chaude houppelande que le meunier avait voulu qu'il revêtît à son arrivée au Moulin-Joli, il l'en recouvrit pour la garantir du froid.

Il retourna ensuite en courant vers la cabane pour recommencer le déblaiement.

Une véritable montagne de neige s'entassait devant lui, amoncelée par la bise contre le coin de la lutte dans lequel se trouvait le vieillard.

Pour résister au vent, Christie avait amoncelé les branches les plus lourdes de ce côté, et leur poids, joint à celui de la neige, écrasait l'infortuné étendu au-dessous.

Ecarter la neige avec les mains, se frayer un passage au milieu de tous ces débris, combien tout cela paraissait long à Christie !

Et Kitty qu'il avait laissée seule, sans feu et mal couverte ! Et le malheureux qui agonisait en dessous qu'il ne retrouverait peut-être pas vivant.

Chaque branche qu'il retirait amenait la chute d'autres branches d'autres amas de neige, détruisant ce qu'il avait déjà fait.

Il s'acharnait cependant, exténué, oubliant le froid.

Un bras apparut enfin.

Christie de Clinthill, relevant d'une main la masse de débris qui chargeait le corps du vieillard, le tira à lui de l'autre main.

Le père de Kitty avait les yeux fermés, les membres glacés.

Affreusement désespéré à la pensée de la douleur qu'allait éprouver sa fiancée, le soldat essaya de réchauffer le meunier contre sa poitrine.

Effort superflus !

Il dut se résigner à porter le corps inerte auprès de Kitty.

— Ne pleure pas, chère petite sœur, lui dit-il d'une voix brisée.

Ce n'est peut-être qu'un évanouissement. Durant ce temps, notre

pauvre père ne souffre plus.

Et arrachant des bruyères mortes, il alluma un grand feu, et se mit ensuite à frictionner énergiquement le corps rigide.

Kitty, s'étant traînée auprès de son père, sanglotait intarissablement.

Elle l'avait couvert de l'habit jeté sur elle par Christie, un instant auparavant.

C'était bien le moins que le vêtement du vieillard le protégeât à ses derniers moments.

Hélas ! Vivait-il seulement encore ?

Le sort eut enfin pitié d'elle : le vieux meunier ouvrit les yeux.

Mais qui a vu les yeux des agonisants s'attacher une dernière fois sur ceux qu'ils chérissent, peut dire la profondeur d'au-delà qui les emplit déjà.

Devant le regard de celui qui n'était plus qu'un moribond, Kitty éclata en sanglots affreux.

— Kitty mon enfant balbutia indistinctement le vieillard, embrasse-moi.

Oubliant sa blessure, la jeune fille se précipita vers lui ; et il la retint longtemps sous ses bras glacés.

— Votre main, Christie... prononça encore le meunier.

Il sentit ses doigts glacés se réchauffer alors fugitivement entre les deux mains du vaillant et noble soldat.

Et son regard reconnaissant, presque consolé, alla de Christie, qui pleurait aussi, à sa bonne et brave fille.

— Séchez vos larmes, dit-il lentement. La délivrance est proche. Je vais mourir, Kitty, je vais rejoindre ta mère.

— Christie, vous deviez épouser ma fille ; devant Dieu qui m'entend, je vous la donne. Sur mon lit de mort, jurez l'un et l'autre de vous aimer et de vous soutenir fidèlement.

— Nous le jurons ! bégayèrent d'une même voix, dans leurs sanglots, les deux malheureux fiancés.

— Merci !... Je pars presque heureux, espérant que vos épreuves seront bientôt finies.

Il garda un instant le silence, tandis que deux larmes roulaient de ses paupières sur ses joues déjà livides, songeant, malgré l'espérance qu'il venait d'exprimer, à l'état dans lequel il laissait l'enfant qui avait été si longtemps sa consolation et sa joie, blessée et seule avec son fiancé, son époux désormais, parmi ces solitudes glacées.

Un hoquet contracta sa gorge. Ses yeux se fermèrent pour se rouvrir encore, rivés maintenant avec une expression intense sur sa

file et sur Christie de Clinthill, à genoux côte à côte, et leurs regards, leurs bras tendus vers lui.

Il étendit la main dans un dernier effort. Ces paroles s'envolèrent de ses lèvres :

—Ketty, mon enfant... et vous, Christie, mon fils, je vous bénis ! Puis son bras retomba, inerte, ses yeux se formèrent... Il n'était plus !..

Un sanglot, appel désespéré ; déchirante, inutile supplication, secoua affreusement la poitrine de Ketty,

Ceux qui, assez jeunes encore pour sentir la souffrance aiguë, ont vu partir des êtres tendrement aimés, comprendront...

Hélas ! pauvre vieillard, pauvre père si bon, mourir ainsi, loin de sa vieille et gaie demeure détruite en une nuit de deuil !

N'avoir pour couche dernière que la terre gelée, et au-dessus de lui que les arbres dépouillés de leurs feuilles et le ciel inclément de l'hiver !..

Il avait rendu le dernier soupir et il semblait à Ketty qu'il souffrait encore... qu'il avait froid !

Et, accablée, prostrée contre le corps privé de vie de celui qu'elle n'entendrait plus désormais, elle laissait couler le flot intarissable de ses larmes, ne sentant, ne voyant plus autour d'elle qu'une désolation infinie, sans limites ni espoirs !..

Christie joignit sur sa poitrine les deux mains déjà presque raides du vieillard.

Puis une inspiration pieuse venant à son esprit, il cassa deux minces branches de bouleau, les attacha en croix par un de leurs rameaux flexibles, et plaça cet emblème entre ses mains.

Ketty remercia son fiancé d'un regard reconnaissant. Dans sa piété naïve, il lui semblait que le pauvre mort était ainsi moins abandonné.

Comme si le vieillard, avant de trépasser, avait vu dans l'avenir, les dernières convulsions de la tempête cessaient peu à peu.

Le ciel gris des pays du nord durant la froide saison se fondit même un instant, et un rayon de soleil, comme une joie posthume, vint éclairer, durant quelques minutes, les traits rigides du vieux meunier et les infortunés réunis près de lui.

Hélas ! triste journée pourtant que celle passée à ce chevet, dans la morne solitude des bois.

Christie, profondément affligé, eut voulu cependant arracher sa fiancée de ces lieux fatals.

—Nous partirons demain, prononça d'une voix affreusement brisée Ketty qui lut dans son esprit.

Le soldat, sans prononcer un mot, alluma un grand feu à quelque distance, afin d'attendrir la terre gelée.

Puis, saisissant l'outil qu'il avait emporté, il commença à creuser une fosse...

De la sorte, le cadavre de leur père, n'était-il pas devenu le sien aussi ? ne serait pas la proie des bêtes fauves.

La nuit vient vite en hiver : dans les ténèbres noires et lourdes, l'angoissante, la lamentable veille commença.

Les reflets rouges de la flamme donnaient par moments aux traits du mort comme des illusions de vie.

Hélas ! illusions bien éphémères !

Le jour reparut enfin, le jour gai et blafard des heures de tristesse et de deuil.

—Allons, murmura Christie. Du courage, Ketty, ma fiancée, mon épouse. Il le faut !

Et soulevant dans ses bras le corps du vieillard, il le transporta vers la fosse.

Les larmes de l'infortunée petite petite meunière reprirent alors avec une nouvelle violence.

Christie avait placé une couche de bruyère au fond de la fosse ; il y étendit pieusement le corps et commença à le recouvrir ensuite avec d'autres plantes qu'il avait préparées, afin qu'il ne fût pas souillé par le contact brutal de la terre.

—Ah ! supplia Ketty, de grâce, laisse-moi l'embrasser une dernière fois !

Christie n'eut pas le courage de le lui refuser : les lèvres de l'enfant donnèrent encore une dernière caresse au front glacé du père près de disparaître à jamais à ses yeux.

Puis le fossoyeur improvisé, ayant, dans un élan pieux, ajouté son baiser à celui de Ketty, se hâta de recouvrir ce front, ces traits avec des fleurs desséchées des bruyères.

Ketty maintenant était abîmée sur le sol, priant et pleurant, son visage comprimé dans ces deux mains, afin de ne pas entendre le bruit sourd de la terre qui tombait dans la fosse.

Quand ce fut terminée, Christie de Clinthill planta profondément, dans le sol, une croix qu'il était parvenu à fabriquer.

—Grâce à ce signe, nous pourrons plus tard retrouver sa tombe, le jour où nous reviendrons ; priez ici, dit-il. Car nous y reviendrons !

Ils s'agenouillèrent à côté de la croix, à côté de la tombe.

—Et maintenant, partons, dit Christie de Clinthill en se redressant. Le père nous a unis. A dater de ce jour, nous sommes époux ; viens, Ketty.

—Adieu ! mon père ! Adieu, ou plutôt au revoir ! jeta la jeune fille, la jeune femme, dans un sanglot, près de se trouver mal.

Christie de Clinthill le soutint et ajouta :
—Adieu ! mon père ! Oui, nous reviendrons. Veuillez sur votre fille, veuillez sur nous. Adieu !

Et ils s'enfoncèrent parmi les arbres, retournant une dernière fois, vers la tombe, leur visage inondé de larmes, au moment de la perdre de vue et de disparaître dans la fatale, dans l'immense et silencieuse plaine des Trépassés.

La morne et funèbre plaine où, selon l'intuition venu à son âme, le vieillard était resté, pour toujours !

La plaine des Trépassés, où les âmes errantes, dit la légende, guettent les voyageurs pour les coucher sous les bruyères.

CXXXVII. — L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

Christie de Clinthill et Ketty continuent leur long, leur pénible voyage, souvent entravé par les obstacles que deux voyageurs dénués de tout, ainsi qu'ils l'étaient, rencontrer au sein de ces steppes désolées.

Laissons-les, pèlerins de l'éternelle et douloureuse vie, se rapprocher sous l'impulsion de la fatalité, de ceux qui ne les attendent pas.

Walter d'Avenel croit, en effet, son fidèle écuyer mort depuis longtemps !

—Sans cela, dit-il chaque fois que son nom est prononcé, il aurait trouvé quand même le moyen de me faire parvenir de ses nouvelles.

Christie de Clinthill ! C'était, avec le souvenir du courageux soldat, celui de l'enfant assassiné qui revenait aussi à son esprit.

Et dans la loiseté absolue à laquelle le condamnait sa blessure, Walter y songeait sans cesse au milieu de la solitude mélancolique et douce qui l'enveloppait entre les grands bois du manoir de Claymore.

—Ellen, je vous envie, disait-il parfois à la fille de lord Mery, en voyant l'affectueuse et charmante Marguerite, la gentille fleur d'Ecosse, tendrement appuyée contre elle. Dans vos épreuves, vous avez au moins les ineffables caresses d'une enfant.

Et secouant sa tête dans laquelle quelques fils d'argent mettaient leur note apaisante :

—Hélas ! me voici, presque à l'automne de mon existence, pareil à un arbre stérile, dont le nom même s'éteindra.

Et regardant vers l'avenir :

—Ah ! la morne vieillesse qui s'écoule solitairement auprès de l'âtre, sans un sourire d'être aimé autour de soi, quand l'un des deux époux est parti et que l'autre n'attend plus que le moment de quitter à son tour une terre vide pour lui d'affections consolantes.

—Marguerite n'a-t-elle pas deux mères, noble chevalier, et depuis le jour où généreusement, vous avez promis de veiller sur elle, n'est-elle pas devenue votre enfant ?

—Mon enfant !.. Une heure ne sonnera-t-elle pas où vous me l'enlèverez ? C'est une fille, et vous nous direz que le temps est venu pour elle de se constituer à son tour une famille.

Marguerite, la délicate et caressante fleur d'Ecosse, les yeux emplis de vague, écoutait ces conversations, en devinant la signification plus qu'elle ne la comprenait.

Et s'approchant de Walter d'Avenel, de celui qui avait toujours été pour elle aussi bon qu'un père très aimant, elle s'appuyait alors contre lui, laissant le regard de ses yeux l'envelopper de ses innocentes effluves.

—Chère petite fleurette... Marguerite, ma fleur d'Ecosse, murmurait Walter en la baisant au front.

Et Marie d'Avenel, en contemplant ce tableau attendrissant, sentait un soupir apaisé monter dans sa poitrine.

—Ce serait une telle joie, murmurait-elle à Ellen, de les voir réunis, tout près l'un de l'autre, notre Marguerite... et notre Julien ! Plus âgé qu'elle de quelques années, il la protégerait, la défendrait : il serait son grand frère... son petit mari.

Son petit mari ?..

Ellen étouffait, elle aussi, un gémissement. Oui, l'âge arrivé, unir sa fille à Julien, assurer son bonheur, cela aurait été pour elle aussi une consolation après toutes les épreuves par lesquelles elle avait passé.

Mais, hélas ! c'était aussi le rêve irréalisable.

Entourée de toutes ces affections émues, la fille de lord Somerset grandissait sans s'apercevoir que la tendresse d'un père avait manqué à son enfance.

Un père, n'en avait-elle pas un dans Walter d'Avenel, ainsi que le disait Ellen, un père infiniment indulgent et bon ?

—Petit papa aimé, venait-elle lui dire ce jour-là, voici l'humble bouquet que je viens de cueillir pour toi.

Elle posa sur les genoux du chevalier une fine gerbe de fleurs au parfum à peine sensible, les fleurs mièvres et frissonnante de l'automne.

— Il y a un peu de soleil, reprit-elle, et j'en ai profité pour faire cette cueillette sur la lisière du bois.

— Et tu as pensé à moi, et tu m'as apporté un peu de la transparence de l'air, un peu de la clarté du soleil sur ces fleurs... merci !

De son œil encore décoloré, le chevalier d'Avenel regarda au dehors à travers les vitres de la grande fenêtre close.

Quelque souffle errant dans le ciel avait chassé les nuages qui l'obstruaient la plupart du temps à cette époque monotone de l'année.

Un azur argenté diaprât l'horizon ; et, sur les arbres aux branches dépouillées, des mésanges gonflaient les plumes de leur petit corps, buvant avidement le soleil.

— Il doit faire bon à respirer l'air vif et clair de l'extérieur, prononça Walter d'Avenel.

Il se dressa lentement du grand fauteuil armorié dans lequel sa blessure le retenait.

Marie s'était avancée vivement pour l'aider.

Il la remercia d'un sourire, et s'appuyant légèrement sur l'épaule de Marguerite, tout heureuse de lui servir de soutien, il marcha lentement vers la fenêtre.

— C'est un des derniers beaux jours, dit-il. Ne te semble-t-il pas, Marie, que ce soleil nous appelle ?

L'épouse, inquiète, regarda au dehors, redoutant pour le blessé l'impression du froid.

Son Walter n'était pas sorti depuis qu'elle l'avait ramené d'Edimbourg ; depuis que, profitant d'un peu de mieux, ils avaient quitté le palais de la bonne reine Marie Stuart.

— Petite maman, murmura Marguerite. C'est un été de la Saint-Martin, le bon Dieu l'a fait exprès pour mon petit papa.

Elle donnait à Ellen le nom grave et ému de mère ; à Marie d'Avenel, à Walter, — sa mère, son par adoption, — elle disait petit papa... petite maman. Et il semblait qu'il y avait une caresse dans l'inflexion de voix exquise avec laquelle prononçait ces mots.

Les deux mères avaient souri...

Sur un mot, Tibbie couvrit les épaules du chevalier de la reine d'une pelisse de fourrure.

Et continuant à laisser une main doucement appuyée sur l'enfant, se soutenant de l'autre sur Marie, Walter d'Avenel se dirigea vers l'escalier.

Arrivé sur le perron, il fit halte, pour se reposer.

Puis il descendit les derniers degrés, toujours appuyé sur ses deux guides gracieux.

Contre le mur du manoir, il aperçut Halbert, l'ancien chasseur, savourant lui aussi les tièdes effluves du soleil automnal.

Le serviteur se dressa péniblement en apercevant son maître.

— Reste assis, Halbert, prononça le chef des clans d'Avenel et de Melrose. Ne sais-je point que tu as été blessé toi aussi ?

— Oh ! cela va mieux, monseigneur. Et j'espère être à même de reprendre, un de ces jours, ma tâche et ma faction. Puis, ce soleil fait tant de bien !

— C'est pourquoi je suis venu lui demander moi aussi un peu de sa force. Nous en avons besoin, nous sommes l'un et l'autre comme deux invalides, ajouta le châtelain en souriant.

Et il s'éloigna, toujours soutenu par ses deux guides.

Cette tiédeur saine, cette gaieté de la nature mettait comme des baumes en lui.

Et il éprouvait une joie intime et pénétrante à refaire connaissance avec des coins de verdure et des sapins, défiant le froid, qu'il apercevait, avec des berceaux qui, dépouillés de feuilles, en avaient peut-être acquis plus de charme poétique.

Il voulut s'asseoir sur un banc, écoutant planer au-dessus de lui le mouvement à peine entendu à ce moment des arbres imperceptiblement agités.

Une grande paix, une grande quiétude de toutes choses semblait descendre du ciel immense au bleu infini.

Après un long repos, Walter d'Avenel se remit debout, et ses mains émaciées posées encore sur le bras de Marie, sur l'épaule de l'enfant heureuse et fière de sentir son poids, qu'il allégeait cependant, ne lui en laissant que la caresse, il rentra au manoir.

Il emportait la réconfortante impression de joie et de vigueur que le calme serein et puissant de la nature venait d'épandre dans son être.

L'expérience ayant heureusement réussi, il allait maintenant respirer chaque jour l'air balsamique et sain du dehors.

Ainsi que l'avait ingénument déclaré Marguerite, le ciel élément semblait vouloir lui attribuer et accorder à la terre le renouveau si plein de charme d'un été de la Saint-Martin.

L'enfant qu'il nommait sa " fleur d'Ecosse " était parfois de ces sorties au cours desquelles ses mains menues moissonnaient les fleurettes, ses sœurs, que ces tiédeurs dernières engageaient à s'ouvrir encore.

Le bras de Marie suffisait à présent à Walter dans ces promenades qu'ils prolongeait peu à peu.

Et c'était une grande effusion pour eux de s'enfoncer dans les fourrés avoisinant le manoir, et qui, les isolant de tous, rapprochaient leurs âmes, les ramenant, malgré l'âge insensiblement ajouté, au temps de leurs anciens balbutiements.

Walter revenait de ces promenades, une vie, un éclat nouveau dans les yeux.

Il se sentait renaître.

Un jour vint même où il parla de remonter à cheval.

Il était allé voir ce jour-là ses chevaux dans ses écuries.

Il passa la main sur l'encolure lustrée de l'étalon alezan, au pelage couleur de feu, aux reflets de soleil, qu'il montait lors de sa première victoire.

La noble bête reconnut son maître et il fit entendre un hennissement argenté.

— Tu t'ennuies à l'écurie, mon noble et valeureux compagnon, dit le chevalier en admirant sa robe éclatante. Tu aspirés après l'air pur et l'espace libre, toi aussi.

Le lendemain, il invita Marie d'Avenel à revêtir son amazone.

— J'ai ordonné de seller ta blanche haquenée ainsi que le brave coursier qui me manifestait hier son impatience, lui dit-il.

La fille des dues de Melrose ne put s'empêcher de manifester ses craintes.

Une chevauchée ne risquait-elle pas de faire rouvrir la blessure de son époux, ou tout au moins de lui causer une fatigue dangereuse ?

— Walter, je t'en supplie, renonce à cette sortie. Le cheval que tu te proposes de monter n'est pas sorti de l'écurie depuis longtemps ; un écart, un bond causé par l'ardeur de son sang trop généreux, c'en est assez pour te faire tant de mal !

Le guerrier le rassura d'un sourire.

— N'aie crainte, aimée. Mon fidèle coursier demeurera auprès de ta haquenée aussi fidèlement que moi auprès de ma dame.

La vigueur revenant en lui, Walter montrait une tranquillité tellement calme et forte que Marie, ses anxietés à demi apaisées, alla revêtir une de ces robes de cheval si simples et si exquises des amazones du moyen âge.

Lorsqu'il la vit reparaitre, la houssine à la main, souriante et un peu émue cependant, son chevalier enlaça sa taille svelte de ses deux bras.

— Toujours aimée, balbutia-t-il, combien tu es belle ainsi, et que ne suis-je en possession de toute ma force pour t'emporter au loin dans un élan d'ivresse !

Marie se déjugea doucement de son étreinte.

Une pudeur venait de teindre son front comme au temps où ils n'étaient encore que fiancés.

Temps si fugitif et si doux !

Un instant après, ils étaient en selle l'un et l'autre.

L'étalon dans la première, griserie causée par l'air libre, se secoua joyeusement, prêt à se cabrer.

Marie pâlit, voyant déjà son mari, impuissant à lutter longtemps contre les caprices de la bête impatiente, rouler peut-être à terre.

Mais le guerrier, d'une pression lente et ferme, brisa la mâchoire de l'étalon.

Et l'animal s'apaisa. Il avait réellement retrouvé son maître.

Puis il lui rendit la main. Et Walter et Marie s'éloignèrent.

Ils s'enfoncèrent sous les allées pleines de l'ombre mystérieuse des bois.

Le châtelain avait refusé toute escorte ; n'étaient-ils pas mieux seul à seul ?

(A suivre.)

CXXXIX. — ADIEU, FOYER PAISIBLE !

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si étonnant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achet à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expéditions par la poste.

Cette première sortie du chevalier d'Avenel paraissait avoir fait circuler un sang plus vif dans ses veines.

Il voulut la renouveler le lendemain.